

Cas d'enfants

Document n° 1

Quel est le principal handicap de Bernard ?

Bernard arrive dans ma classe de perfectionnement à l'âge de 8 ans. Une méningite tuberculeuse, contractée vers 4 ans, lui a laissé un handicap mental difficile à évaluer. Il a été maintenu jusqu'à présent en maternelle, mais son développement physique ne permet plus de le garder avec des petits. On ne peut dire s'il relève d'une classe de perfectionnement, car il est impossible d'évaluer son niveau mental. On m'a demandé de l'accepter en surnombre parce que son père est un militant localement très estimé (on pense d'ailleurs que c'est en s'occupant d'hommes en graves difficultés, dont l'un est mort de tuberculose, qu'il aurait pu contaminer indirectement Bernard).

L'enfant est affectueux et docile, mais je crois que la socialisation est le seul bienfait qu'il ait retiré de l'école maternelle. Bien sûr, il ne possède pas le moindre rudiment de lecture, il n'a même aucune notion de l'écriture ou du calcul. Quand on lui parle d'écrire, il dessine un gribouillage horizontal où l'on ne distingue aucun embryon de lettre. Le calcul est pour lui, contrairement à l'écriture, un ensemble de signes détachés où l'on reconnaît à peine des 1 et des 0. Le bilan est clair : tout reste à apprendre, même les exercices graphiques de petite section de maternelle.

J'ai découvert un livre d'un pédagogue tchèque qui conseille de relier les exercices graphiques à des tracés évocateurs : la fumée qui monte en volute, le vol de moineaux d'arbre en arbre, afin d'associer le jeu à la rigueur du tracé. Cela conviendrait bien pour Bernard qui ne sait pas encore guider son crayon. Je lui crée, avec des croquis et des tampons de caoutchouc, alors en vogue, de petites scènes où des enfants jouent au tennis ou au badminton par-dessus un filet, shootent dans un but, etc. En traçant les trajectoires, il acquiert une plus grande agilité de la main qui permettra d'aborder l'écriture non gribouillée.

En calcul, pour lui donner la notion globale des nombres, je le prends seul. J'étales par exemple 5 jetons, je les cache sous ma main, j'en sors quelques-uns et lui demande combien sont restés cachés. Il entre tellement bien dans le jeu qu'il m'arrête au bout d'un moment en disant : « *A mon tour !* ». Alors je fais parfois mine de me tromper pour savoir s'il le remarque avant d'avoir vérifié sous sa main combien de jetons sont cachés. Sans faire des progrès fulgurants, il progresse suffisamment pour me faire regretter qu'on n'ait pas commencé plus tôt ces apprentissages de maternelle.

Quelque chose me surprend. Les moments de lecture individuelle sont pour lui de simples lectures d'image, mais lorsqu'il est avec un copain, j'entends souvent celui-ci éclater de rire parce que Bernard interprète mal certains détails du dessin : « *Oh ! il est fou, il dit que c'est un avion* (au lieu d'une girouette sur le toit de la maison) ». Certes, Bernard manifeste un certain retard mental, mais ses fausses interprétations me déconcertent car elles ne cadrent pas avec ses autres réactions.

Nous passons à une étape suivante : la découverte de la lecture et de l'écriture. Je commence par son prénom. Pour lui en faire mémoriser le graphisme, j'écris son nom assez grand à la craie sur le tableau, je lui tiens la main pour qu'il en suive le tracé continu, puis il recommence seul avec son doigt jusqu'à ce que le tracé finisse par s'effacer. Je m'aperçois qu'il continue correctement même quand mon écriture a presque disparu. Il peut ensuite passer à la phase d'écriture, d'abord au tableau, puis au crayon sur une feuille. Nous passons

ensuite aux autres noms de la famille : papa, maman, le prénom de ses frères, etc. Bernard parvient à maîtriser un nombre croissant de mots qu'il reconnaît, sait écrire correctement.

La difficulté augmente lorsque nous passons à l'écriture plus petite entre les lignes du cahier. Alors qu'il écrit harmonieusement en grand format, Bernard ne parvient pas à suivre les lignes et, ce qui est plus grave, semble perdre le fil du tracé qu'il a pourtant si bien acquis. Après avoir attribué cette difficulté à la maladresse des gestes fins que je rectifie par de petits exercices de motricité, je commence à suspecter sa vue. J'en parle au père qui me promet de consulter un spécialiste.

Il revient quelques jours plus tard en me disant que l'ophtalmologiste attribue toutes les difficultés de Bernard à sa débilité mentale. Cela me laisse sceptique car cette débilité serait très variable selon le type d'activité. Je continue activement les apprentissages qui ont si bien progressé. Même dans l'écriture en petit format, Bernard parvient à écrire plus correctement sans toutefois respecter les lignes du cahier. En revanche, il fait de fréquentes erreurs de lecture d'images et a beaucoup de mal à reconnaître les mots appris dès qu'ils atteignent une taille réduite. Je suis maintenant persuadé que ses yeux posent plus de problèmes que sa débilité mentale.

Je compose une grande feuille où j'ai écrit pêle-mêle tous les mots connus de Bernard dans divers formats. Il répond sans hésitation la plupart du temps et bute dès qu'un mot est écrit trop petit. Je fais vérifier à son père qu'il y a sûrement un problème de vue. Il se décide à consulter un autre spécialiste. Quelques jours après, il revient avec un diagnostic alarmant. La méningite s'est portée sur les yeux, réduisant sérieusement la vision tout en provoquant un rétrécissement du champ visuel qui empêche l'utilisation de lunettes. Bernard restera déficient visuel et le médecin se demande s'il ne faudrait pas envisager pour lui directement l'apprentissage du braille.

On est passé en quelques semaines d'un extrême à l'autre. Je rassure le père : nous avons commencé l'apprentissage, il n'y a aucune raison de l'interrompre. Simplement, nous savons maintenant que les difficultés de Bernard ne sont pas dues à sa seule débilité mentale. Nous tiendrons compte de sa déficience visuelle en recherchant des textes en gros caractères, en lui procurant une loupe à champ large lui permettant un regard plus global sur les documents qu'il observe. Tout n'est pas devenu parfait, mais nous savons maintenant quel handicap lui posait le plus de problème et nous pourrions mieux l'aider.

Document n° 2

Hervé et le dialogue renoué

A mon arrivée à l'école de perfectionnement, on me demande de prendre la 3e classe (niveau CP-CE) avec une quinzaine d'enfants de 8 à 12 ans. Parmi eux, Hervé, 8 ans, a déjà passé un an chez ma collègue de la 4e classe. Il n'est pas passé par la filière habituelle (tests, décision de la commission médico-pédagogique) mais ses parents, détachés aux œuvres laïques, ont obtenu une dérogation bien qu'il ne relève pas vraiment d'une classe de perfectionnement. Où le mettre ailleurs ? L'enfant semble intelligent mais impossible à tester car il ne communique pas du tout. Il a été accepté sur recommandation et, comme il ne perturbait pas la classe, il y est resté.

Hervé suit le mouvement de façon passive, sort son livre ou son cahier comme les autres. Ma collègue a l'impression qu'il sait lire, ce qui est probable car il suit parfois un court instant la lecture collective, du regard ou avec le doigt. Par contre, dès qu'on s'adresse à lui, il répond par des phrases stéréotypées, ressemblant à des comptines où revient souvent le refrain "*automatique, tic, tic*". Impossible d'en tirer autre chose.

Comme cette réaction soulève chaque fois l'hilarité générale, on a eu tendance à ne pas trop s'adresser à lui. Une chose est certaine : il sait copier presque sans faute le début d'un texte au tableau mais se perd rapidement dans son rêve intérieur. En calcul, il écrit les opérations mais semble incapable de les effectuer. Il attend la correction pour recopier le résultat.

Je rencontre les parents qui m'expliquent que leur enfant unique paraissait normal jusqu'à l'âge de 2 ans et demi. Il a subitement changé de comportement. Le médecin qui le suit pense qu'il faut incriminer la conjonction de plusieurs vaccinations, habituellement plus espacées, et d'un panaris sur le pouce qu'il suçait à cette époque. La mère se demande également si, à cet âge-là, elle n'était pas trop exigeante pour qu'il devienne propre et puisse entrer dès que possible en maternelle. Toujours est-il que l'enfant semble avoir alors disjoncté. Il reste passif la plupart du temps, recherche parfois les câlins de sa mère ou de sa jeune tante. A d'autres moments, il se montre odieux : *« Il semble vouloir détruire nos moments de repos en couple. Il était calme dans sa chambre. Mon mari met un disque classique sans forcer le son. Presque aussitôt Hervé se met à hurler ou à sangloter. Aucune raison apparente. Il connaît cette musique qu'il écoute parfois, mais il ne supporte pas que nous puissions l'écouter à deux et, par ses réactions, s'interpose entre nous. Notre plaisir est gâché. »*

Hervé est souvent confié à sa grand-mère maternelle qui l'accueille chez elle entre la sortie de l'école et le retour du bureau de ses parents. Elle le garde aussi le jeudi et pendant certaines soirées.

Le médecin reconnaît son impuissance. L'absence de toute communication empêche d'envisager une psychothérapie. Le développement physiologique normal d'Hervé ne justifie pas d'autre traitement.

Premières manifestations d'autonomie

En classe, Hervé ne pose pas d'autre problème que ses réponses stéréotypées. Il suit docilement ce que font les autres. La première surprise pour lui, c'est que je ne pratique pas la pédagogie très classiquement dirigiste de ma collègue. Comme les niveaux de ma classe sont très divers, j'introduis une part croissante de travail individualisé. Pour encourager à l'autonomie et à l'initiative, j'invite chacun à aller chercher lui-même la fiche ou la brochure dont il a besoin. On a le droit de se déplacer sans bruit pour emprunter dans le fonds commun un crayon de couleur, des ciseaux, etc. Les activités collectives ne consistent pas à faire tous en même temps la même chose (sauf à de très courts moments de contrôle), mais à échanger les points de vue sur les dessins, les textes, à nous questionner sur la réalité.

Hervé est d'abord déconcerté devant l'absence de moule collectif dans lequel il lui suffirait de se couler passivement. Je veille à ne pas le laisser en marge de la classe et l'aide à aller choisir une fiche, un jeu éducatif. Je lui pose parfois la main sur l'épaule pour lui faire sentir, comme à chacun des autres, qu'il existe en tant que personne au milieu du groupe. Il semble partagé entre la crainte du contact d'autrui et l'espoir d'un câlin (que j'évite, bien entendu).

Après une courte phase de passivité, il découvre l'autonomie de déplacement, à sa manière : totalement obsessionnelle. Dans le plancher vétuste de notre baraquement, il a repéré deux trous qui semblent le fasciner. A certains moments, il s'empare d'un crayon et l'introduit dans un trou. Comme nous ne pouvons laisser disparaître ainsi sous le plancher tous les crayons de la classe, je demande aux autres enfants d'empêcher Hervé en évitant toute brutalité, par exemple en posant le pied sur le trou quand il s'approche. Au début, il grogne un peu de se voir contrarié dans son action, mais cela devient rapidement une sorte de jeu collectif qui a, pour la classe, le mérite d'intégrer Hervé en réagissant à son comportement. Il semble parfois s'approcher d'un trou simplement pour tester si les autres font attention à lui.

Je m'aperçois qu'il est accepté sans agressivité par les autres. J'ai souvent remarqué que ces enfants en difficulté se montrent surtout agressifs envers ceux qui leur renvoient une image dévaluée d'eux-mêmes, par leurs difformités ou leur extrême débilité. Il faut veiller alors à ce que nul ne devienne, ouvertement ou en cachette, le souffre-douleur de quelques autres.

Hervé, malgré sa douceur passive, pince parfois un enfant hydrocéphale dont l'aspect doit l'angoisser. Sinon il se montre assez indifférent aux autres, sauf dans le jeu des crayons dans les trous qui en a fait soudain l'un des acteurs de notre groupe. Néanmoins, au bout de quelques jours, je trouve que nous ne pouvons y passer tout notre temps et, un soir, je cloue une petite plaque de tôle sur chaque trou. Le lendemain, Hervé est le premier à s'en apercevoir et je ne saurais dire s'il est déçu d'être privé de son jeu ou soulagé d'être débarrassé de son obsession.

La découverte du dessin libre

Il faut empêcher qu'Hervé ne retourne à son isolement, mais je constate que les autres enfants l'ont désormais pris en compte. Même s'il ne leur parle jamais, eux s'adressent à lui comme à leurs autres copains, lui montrant leurs dessins, leurs découpages, leurs textes. Il ne réagit apparemment pas, mais il faut croire qu'à la longue cela agit sur lui comme une incitation, car il commence à dessiner lui aussi.

Curieusement, dès qu'une forme s'ébauche sous le stylo à bille noir qui est son outil favori, il caviarde le dessin en le recouvrant de griffonnages. Sans lui faire de reproches, je manifeste mon intérêt pour ce qu'il fait, en souhaitant qu'il ne recouvre pas ses dessins. Au bout de quelques jours, il accepte enfin de préserver et de me montrer un dessin accompagné de quelques mots écrits.

Cette première tentative d'expression est incompréhensible parce que délirante, accueillie par la sympathie amusée mais un peu déconcertée des autres enfants. Un petit bonhomme, en haut de la feuille, survole deux formes allongées qui ressemblent à des prothèses de jambes dont l'une porte des sortes de cicatrices. Le texte dit : "*Le petit an éfé rouge*".

Je suis conscient de l'importance de ce premier essai de communication. Je lui témoigne mon intérêt et mes encouragements. Hervé fait d'autres dessins presque semblables en changeant seulement l'adjectif (rouge est remplacé par une autre couleur). J'avoue que je suis presque aussi perplexe que les enfants. Impossible de lui tirer la moindre explication. Je me demande si les cicatrices dessinées ne seraient pas celles qu'il a aperçues sur la cuisse d'un des plus grands garçons de la classe. Je n'en saurai pas davantage.

Mais c'est le début d'une production intensive, toujours délirante et souvent répétitive. Certains dessins ressemblent à la copie exacte du précédent, avec un léger détail différent. Par exemple, un enfant cueille des pommes; le dessin suivant semble tiré au duplicateur, mais les fruits ont changé de couleur et deviennent des poires, des oranges, des prunes, etc.

L'entrée en psychothérapie

Au bout de quelques semaines, je préviens les parents qu'un déclic s'est produit dans le comportement d'Hervé. Le médecin, consulté aussitôt, pense qu'il serait possible d'entamer une psychothérapie et conseille à la famille de prendre contact avec Mme Dolto (elle n'a pas encore atteint la notoriété qui lui confèrera un prénom), aux consultations de l'hôpital Trousseau à Paris. Celle-ci exige auparavant un dossier psychologique et pédagogique. Je rédige une lettre pour la psychologue qui n'a jamais vu Hervé, en lui expliquant son comportement stéréotypé qui rend problématique l'utilisation des tests traditionnels avec questions et réponses. Cette dernière répond sèchement aux parents : "*Ce n'est pas un instituteur qui va me conseiller ce que je dois faire.*" De mon côté, je prépare un choix

significatif des dessins légendés d'Hervé et commente l'évolution de son comportement en classe depuis la rentrée.

Lors de la première consultation, Mme Dolto dit aux parents : "*Le rapport de la psychologue est totalement inutilisable. Par contre, le dossier de l'instituteur est très intéressant. S'il pouvait continuer à faire le même type de travail chaque quinzaine (rythme des consultations), cela aiderait beaucoup.*" C'est ainsi que, pendant des années, je sélectionnerai les éléments les plus significatifs des productions d'Hervé, en y joignant mes observations sur son comportement à l'école et en décrivant mes interventions. En l'absence de photocopieur, je n'ai conservé aucun double de ces dossiers bimensuels. Seuls restent de nombreux autres dessins (parfois identiques) légendés par Hervé et quelques-unes de mes notes.

Une correspondance intrascolaire

Hervé, toujours enfermé dans son mutisme, a maintenant l'habitude de s'exprimer par le dessin auquel il intègre généralement une phrase de commentaire, écrite en lettres capitales et en orthographe phonétique, ce qui confirme sa maîtrise de la lecture. Les autres enfants l'encouragent, heureux de le voir participer aux échanges, mais ils sont trop déconcertés par son délire pour que cela donne naissance à un vrai dialogue. De ce fait, je deviens son principal correspondant. Je réagis oralement pour l'encourager mais, pour ne pas déclencher les réponses stéréotypées, je pose mes questions par écrit. Il y répond parfois lui-même par écrit. Ainsi commence à s'établir une réelle communication.

Un tabou se brise

Tandis que cette communication dessinée et écrite s'améliore chaque jour, un après-midi, Hervé se lève soudain de sa chaise en hurlant : "*Je ne peux plus bouger ! Je ne peux plus bouger !*" Je le bouscule légèrement pour vérifier qu'il n'a aucun problème moteur. "*Mais si ! tu peux bouger !*" Je crains une grande crise d'hystérie, en l'entendant répéter toujours la même phrase.

Soudain, il me vient à l'esprit qu'une forte envie d'uriner empêche parfois de bouger de peur que l'urine ne jaillisse. Je demande à Hervé : "*Tu n'as pas envie de faire pipi ?*" Il hurle encore plus fort : "*Non, non!*" et l'angoisse qu'exprime son visage me fait penser qu'il s'agit bien de cela. Confiant la classe au plus grand, j'entraîne de force Hervé dans les toilettes voisines. Il se débat, crie, puis gémit comme si j'allais l'obliger à commettre un acte horrible. Je suis de plus en plus convaincu que c'est là son problème et j'insiste pour qu'il se soulage dans l'urinoir. Devant mon insistance, il me regarde, suppliant : "*Vous m'obligez ?*". Je réalise soudain que c'est moi qui dois endosser la responsabilité de ce qui semble à ses yeux une transgression grave. Je riposte : "*Oui, je t'oblige et, si tu ne veux pas faire pipi, je te flanque une bonne raclée !*" L'angoisse semble retomber un peu. Il répète à nouveau sa question d'un air plaintif et j'insiste énergiquement pour qu'il fasse pipi tout de suite. Alors j'entends qu'il se soulage longuement, il avait très envie.

En discutant de l'incident avec mes collègues, nous nous rendons compte que personne ne l'a jamais vu aller aux toilettes de l'école. Entre son arrivée le matin et son départ chez sa grand-mère en fin d'après-midi, il est probable qu'il gardait la vessie pleine. Un tabou personnel lui interdisait sans doute de se soulager en territoire étranger. Ses autres blocages se détendant peu à peu, les sphincters ne pouvaient plus tenir bloqués neuf heures durant.

Désormais, à chaque récréation, je veille à ce qu'Hervé passe aux toilettes comme les autres. Au début, il me questionne, suppliant : "*Vous m'obligez ?*" Pour qu'il soit libéré du tabou, j'en rajoute dans ma prise en charge de la responsabilité : "*Oui, et si tu refuses, je vais chercher mon bâton pour te frapper.*" Il sait bien que je plaisante car je n'ai pas de bâton. Il

résiste un peu pour la forme pendant plusieurs jours, puis passe désormais aux toilettes machinalement.

Mais voilà que le tabou se transfère à la cantine. Alors que, jusqu'à maintenant, Hervé mangeait docilement, il repousse parfois son assiette comme un bébé. L'expérience du tabou sur le pipi me fait réagir aussitôt. *"Tu sais, je t'oblige à manger !"* Il répond : *"Vous m'obligez?"* Et je joue à nouveau la comédie du matamore qui le menace de son bâton, en veillant bien à ce que les autres, notamment les plus jeunes de la petite classe, comprennent que c'est un jeu et qu'ils n'aient pas peur de me découvrir soudain dans un rôle de méchant. C'est l'affaire de quelques jours. Pour ne pas devoir répéter chaque fois la même comédie, j'interpelle Hervé à l'entrée : *"Alors, vas-tu manger normalement ou bien faut-il que j'aille chercher le bâton ?"* Mi-sérieux, mi-souriant, il hoche la tête et mange comme avant. Rapidement cet autre blocage a disparu.

L'apparition d'un double

Je n'ai pas réussi à savoir qui était le "petit an éfé", j'ai seulement appris que les deux points qui entourent sa tête signifient qu'il pleure, mais j'ignore pourquoi. Un beau jour, apparaît un nouveau personnage, appelé Adialané. Quand je lui demande par écrit qui est Adialané, il répond : *"C'est moi"* – *Comment ? Tu ne t'appelles pas Hervé ?* Sur les dessins, il s'appelle Adialané à qui il arrive diverses aventures. Dois-je dialoguer avec Adialané ? Dois-je rappeler souvent que c'est surtout Hervé qui m'intéresse ? Dois-je, comme je le crois, accepter le délire, sans chercher à l'interpréter, mais en reliant fréquemment Hervé à la vie réelle ?

Je questionne souvent Mme Dolto sur la justesse de mes réactions (peut-être aurais-je dû m'y prendre autrement ?) La plupart du temps, elle se contente de me faire répondre par les parents qu'elle a toute confiance dans mon action éducative et que je dois réagir comme je le sens. J'ai parfois l'impression d'être psychanalysé également à travers Hervé.

A deux reprises, peut-être parce qu'elle me sentait inquiet sur mon action, elle me fait parvenir une courte lettre. *"Cher Monsieur Merci de votre lettre. Vous voyez juste. Laissez-le dire tout ce qu'il a à dire des gens de la consultation et dites lui que dire n'est jamais la même chose que faire, lorsqu'il ose dire des choses pas "bien". Un petit mot chaque fois, même court, fera le lien afin qu'Hervé sente le lien entre ce qui le rend social, l'école, et ce qui le réconcilie avec lui-même intérieurement ici."*

Une autre fois, alors qu'Hervé multiplie les textes avec insultes et "gros mots" : *"Vous voyez très juste. Le seul conseil que je peux vous donner va dans le même sens que ce que vous faites. En tout cas - actuellement - l'en punir serait encore trop y faire attention. La bonne attitude est de déchirer sans rien dire. Bien à vous."*

Je n'aurai jamais l'occasion d'un contact direct avec elle. C'est seulement quelques années plus tard que je découvrirai, avec la publication de ses premiers ouvrages pour un large public (dont *Le cas Dominique*, au Seuil), l'importance de sa pensée théorique et je ne serai pas surpris d'apprendre par la suite que, dans ses émissions de radio en direct, elle recommande souvent la pédagogie Freinet.

Dialogue par symbole interposé

Pendant toute une période, Hervé évoque dans ses dessins et ses textes la conduite automobile et surtout le danger de la vitesse. C'est peut-être l'écho de discussions entre ses parents dans la voiture, mais sans doute aussi l'expression de son angoisse devant la rapidité de son évolution. Il dessine toute une série de compteurs de vitesse et trace une grosse barre au stylo pour indiquer la vitesse à ne surtout pas dépasser (80 km/h, en général).

Pensant que cela est peut-être relié aux tabous successifs qu'il se donne, je réagis avec lui par une sorte de jeu : "*Pourquoi ne pas dépasser cette vitesse ?* " Je place le stylo comme aiguille du compteur et je dis : "*La route est droite et toute belle, allez, on accélère : 90, 100, 110*". Hervé porte les mains sur les oreilles, ferme les yeux comme si nous courions à la catastrophe et réagit d'un air angoissé qui n'est probablement qu'une comédie, car il a maintenant l'habitude de ne plus prendre toutes mes réactions au premier degré : "*Non, non, pas trop vite !* " Je continue alors : "*Attention, un virage, on ralentit : 90, 80, 70, 60.*" Puis le jeu de l'accélération recommence. Hervé passe par des phases de panique, probablement simulée, et de détente. Je conclus : "*Tu vois, il ne faut pas être peureux comme ça. On doit être prudent quand il y a du danger, mais on peut accélérer quand tout va bien.* " Au premier degré, cela pourrait ressembler à de l'initiation à la sécurité routière, mais j'ai l'impression que, pour Hervé, c'est le symbole de bien d'autres choses.

Hervé devient commissionnaire

Hervé parle encore peu, mais il ne recourt plus aux phrases stéréotypées du début. Je profite de ses progrès en l'utilisant fréquemment pour faire des commissions auprès de mes collègues ou des dames de service de la cantine. En son absence, j'ai expliqué aux autres enfants les raisons de mon choix afin qu'ils ne soient pas jaloux de cette préférence. Mes collègues ont pour consigne de le faire parler un peu, sinon il se contenterait de leur lancer dans les mains le cahier de circulaire ou l'objet que je l'envoie porter. Certes, il répond de façon laconique aux questions qu'on lui pose, mais c'est déjà un énorme progrès. Il accepte d'ailleurs sans rechigner ces missions de confiance.

A la découverte du sens des mots

A plusieurs reprises, Hervé me questionne, moins souvent oralement que par écrit car il s'y sent plus à l'aise, sur ses découvertes du langage. Transportant souvent le cahier de circulaires (dont le nom est écrit en gros sur la couverture), il fait le lien avec le mot "circulation" et me demande : "*Est-ce que je suis le conducteur ?*"

Lisant, sur la couverture d'une revue posée sur mon bureau, le titre : *Le malaise scolaire*, il questionne : "*Qu'est-ce que c'est le malaise scolaire ? pourquoi il se sent pas bien ? quand il est malade, il vomit de quelle couleur ?*"

Pendant toute une période, il produit une série de courts textes où revient une sorte de litanie obsessionnelle : "*Remis à 7, remis à 10*". Intrigué, je finis par découvrir qu'il a été déconcerté par l'expression *remis à neuf* qu'il interprétait comme un nombre. Je lui en explique alors le sens exact et montre que le même mot peut avoir des significations très différentes. Cela sert de départ à une explication collective pour toute la classe. Pour la première fois, nous avons réfléchi ensemble sur l'une des questions d'Hervé.

L'intégration au groupe

Si je consacre un peu de temps au dialogue particulier avec Hervé, je veille à ne pas oublier ma disponibilité envers tous les autres et surtout à l'intégrer au maximum à l'ensemble du groupe, tout en respectant ses particularités.

Je bute un moment sur le problème de la piscine. En effet, ma collègue de la classe supérieure ne va pas à la piscine et j'y conduis une partie de ses élèves en même temps que quelques-uns des miens par roulement. Je me rends compte que, dans ce cadre non scolaire, les relations avec les enfants sont différentes. Dès le début, les maîtres nageurs m'ont laissé la responsabilité des plus irréductibles dans leur terreur de l'eau et je les apprivoise progressivement parce qu'ils ont réellement confiance en moi, n'étant jamais certains que les autres adultes, autoritaires et assez brusques, les repêcheraient vraiment en cas de noyade.

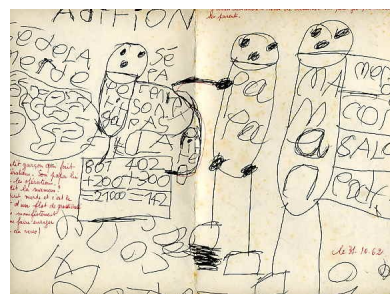
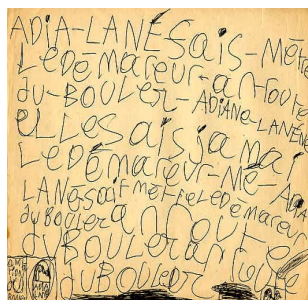
Je voudrais bien emmener Hervé avec ses camarades. Je sens qu'il en aurait envie, mais sa mère refuse absolument. Quand je la questionne, elle m'explique que c'est la grand-mère qui est la plus inquiète. Pour vaincre cette résistance, je propose d'emmener Hervé seul avec mon fils aîné, un jour de congé, et la famille n'ose pas me refuser cet essai sans risque. L'expérience est concluante, Hervé s'abandonne dans l'eau avec une volupté presque fœtale, il est en mesure d'apprendre à nager rapidement.

Désormais, il accompagne le groupe quand c'est son tour. Il ne pose aucun problème à la piscine. Par contre, sur le chemin du retour, il lui arrive des réactions imprévisibles. Un jour, il tapote légèrement par derrière le chapeau d'une passante, à vrai dire assez burlesque. Celle-ci est indignée, malgré mes excuses : « *Quand on a des enfants comme ça, on les enferme !* » Eh! oui, bien sûr, mais j'essaie justement de le sortir de ses propres enfermements. Parfois Hervé fait mine de vouloir sonner aux portes, il s'agit probablement d'un nouveau jeu, mais nous veillons tous ensemble à ce qu'il ne passe pas à l'acte, car nous ne voudrions pas provoquer la colère de tous les riverains.

Epilogue

Sans prétendre que son comportement soit devenu normal – que cela signifie-t-il ? – Hervé est réellement intégré dans le groupe et y semble heureux. Seules traces du passé, il prend parfois des postures immobiles bizarres qui rappellent ses anciennes réactions stéréotypées et semblent liées à un repli dans son rêve. Je me contente de le rappeler doucement au réel, en lui disant parfois en plaisantant : "*Hervé, si tu restes immobile comme ça, j'en profiterai pour te flanquer mon pied au derrière.*" Il sort aussitôt de son nuage, me sourit, comme s'il m'avait fait une farce, et reprend ses activités en cours.

Mme Dolto est toujours tenue méticuleusement au courant de l'évolution d'Hervé. Estimant peut-être qu'il a acquis tout ce qu'on pouvait espérer dans une classe de perfectionnement ou pressentant d'autres problèmes à venir, elle conseille aux parents son placement en internat dans une institution spécialisée, afin qu'il acquière davantage d'autonomie par rapport à sa famille, à l'approche de la puberté. Je perds alors tout contact avec Hervé et ses parents. Je ne peux mesurer ce qu'il a appris avec moi, mais je sais tout ce qu'il m'a aidé à découvrir.



Document n° 3
Jean-Marie et le tâtonnement du droit d'imaginer

Jean-Marie va avoir 12 ans, il a déjà passé trois ans en classe de perfectionnement où il avait été orienté avec un Q.I. de 65. Il a appris à lire tant bien que mal mais, jusqu'à présent il n'a jamais pris contact avec l'expression libre. Voici son premier texte à l'arrivée dans ma classe :

Ça parle des vacances à Saint-Pair (n° 1)

Un garçon à la colonie m'avait donné de l'argent parce que je n'en avais pas. Un jour après j'ai reçu une lettre de ma mère et dans cette lettre, il y avait un billet de 500 francs (anciens) et avec ces 500 francs j'ai remboursé les sous qu'il m'avait donnés. Avec mon reste, je suis allé acheter un sabot et une pipe.

La même semaine, il écrit :

Ça parle des bateaux sur la mer (n° 2)

J'ai été en bateau avec Claude (le directeur de la colonie), son fils et Simone. Il y avait un garçon qui avait mal au cœur. Moi, je répétais : « ça doit être l'eau de mer qui fait ça ».

Le lundi suivant : Ça parle de Dieppe (n° 3)

Hier j'ai été à Dieppe. Papa a dit à ma mère : « Il faut repartir parce qu'il y a un film à la télévision ».

On le voit, le niveau d'expression est très pauvre. Jean-Marie est le seul à rédiger ses titres ainsi : « Ça parle de ... » mais il faut noter qu'il ne parle pas du sujet annoncé, ce que je lui fais remarquer.

Les textes suivants s'avèrent encore plus pauvres.

Canteleu (n° 4)

Maman a dit : « Tu vas aller à l'école demain matin. »

Manifestement le texte est resté inachevé. Jean-Marie avait entrepris de raconter un souvenir d'enfance, mais il s'est arrêté à la première phrase. Par contre il a dessiné la salle de classe et la maîtresse faisant lire « pa - po - pi ». J'observe que si les dessins sont puérils, Jean-Marie s'y montre plus à l'aise.

A Noël (n° 5)

J'ai commandé un jeu de patience et après une boîte de crayons de couleurs et une surprise.

La semaine suivante, Jean-Marie est absent trois jours et le vendredi il écrit :

La semaine (n° 6)

J'ai été aux sports d'hiver lundi, mardi et mercredi et je me suis bien amusé. Et vous, vous vous êtes tourné les pouces ?

En réalité, Jean-Marie n'est pas allé aux sports d'hiver. Son père, modeste artisan, ne pourrait se le permettre. Les parents ont dû aller dans l'Est « pour raison de famille » et là-bas il y avait de la neige. Jean-Marie ne parle ni de sa petite sœur (sept ans) qui faisait partie du voyage, ni des enfants qu'il a pu rencontrer. Il s'est dessiné en skieur, sans doute pour narguer les copains restés en classe. Aurait-il de l'humour ? Le texte suivant ne le montre pas.

Hier soir (n° 7)

Hier soir, j'ai tricoté dans mon fauteuil.

Quelques jours plus tard, Jean-Marie tente un genre nouveau :

C'est un film (n° 8)

C'est un homme à cheval qui se promène dans un chemin. Il s'appelle Johnny Guitare. Alors il voit des diligences qui se battent. Alors il s'en va voir au café et il dit : « Je voudrais un whisky ». Il boit son whisky. Tout à coup, il voit une femme dans le bar, c'était la patronne. La patronne dit : « Pourquoi vous êtes là ? » « Pour jouer de la guitare, vous m'avez téléphoné. » La patronne dit à son camarade : « Voulez-vous faire tourner la roulette ? » ;

Les deux textes suivants reviennent au mode antérieur :

Hier soir (n° 9)

Hier soir j'ai été en ville voir les jouets.

Jean-Marie s'apercevant que le titre est répété dans l'unique phrase du texte, l'a finalement supprimé.

La semaine dernière (n°10)

J'ai été avec mon père, ma mère, ma sœur et puis moi. Nous avons dîné chez la marraine à ma sœur. On a commencé à manger une galette. La reine, c'était la marraine à ma sœur. Moi et puis ma sœur nous avons cassé des noix. On a mangé des poissons salés.

La fête des rois permet de dater ce dixième texte et d'apprécier la production du premier trimestre. Bien sûr, Jean-Marie a eu bien d'autres activités dans la classe, mais il faut reconnaître qu'au niveau de l'expression, le bilan est maigre. A-t-il dit son dernier mot ?

Le onzième texte s'interrompt à la deuxième ligne :

C'était un petit garçon qui chantait. Puis son lui dit « pauvre garçon ».

On ne sait pas qui a parlé, car il manque un mot après « son », peut-être père ? Jean-Marie a même raturé « pauvre garçon », il a écrit deux autres mots raturés que je crois être « très bien » et il s'est arrêté là. A mes questions il répond qu'il n'avait plus d'idées. Par contre, il a fait un dessin : une ambulance, vue d'en haut comme si on l'observait d'un étage, et un personnage porté sur une civière par deux ambulanciers. Je ne peux m'empêcher de penser que l'histoire inachevée ne devait pas se terminer joyeusement, mais je ne fais pas de commentaire.

Le texte suivant est le plus long qu'il ait écrit jusqu'à présent (16 lignes) et il ne cherche pas à tromper le lecteur :

C'est une histoire fausse (n° 12)

On commence à parler. C'était une fois une tortue, une l'oie et un éléphant et un canard et un ours et un hérisson. Un jour, il y avait un hérisson qui se promenait derrière les arbres. D'un seul coup, il entendit un bruit, il se demanda : « qu'est-ce que ça peut bien être ? mais ça doit être le gros éléphant. » Alors le hérisson dit au éléphant : « Quel pareil bruit tu fais avec tes grandes pattes, tu aurais pu m'écraser. » La semaine dernière, la tortue avait rencontré l'ours. L'ours dit : « Mais qu'est-ce que tu fais ici, toi la tortue ? Tu trouves le moyen d'être dans la rue, mais si tu rentres pas tout de suite, tu vas te faire manger par l'oie et le canard, sale garnement ! »

Ses camarades ont dit de cette histoire assez décousue qu'elle ressemblait à une pièce de marionnettes. Je crois en effet que Jean-Marie a procédé de la même façon : il a pris des personnages, il a commencé par les dessiner, puis il les a énumérés au début du texte, mais n'a pu les faire intervenir que deux à deux.

Il utilise à nouveau le procédé, mais avec deux personnages seulement :

C'est un âne et un canard (n° 13)

C'était un jour un âne et un canard . Cet âne ne voulait jamais travailler avec son ami le canard. L'âne dit au canard : « Je suis pas là pour travailler, je suis là pour manger de l'herbe ».

Les réactions des camarades ont fait comprendre à Jean-Marie qu'il ne suffit pas d'avoir des personnages mais qu'il faut une histoire. Va-t-il se lancer ?

C'était un jour (n° 14)

Jean-Marie avait écrit dix-huit lignes mais, sans doute pris d'un remords, il a effacé tout le texte, écrit au crayon. Les seuls mots que je parviens à déchiffrer sont : *maman dit : « je vais aller... »* Nous n'en saurons pas plus.

Le quinzième texte s'interrompt brusquement (une histoire d'éléphant capturé par deux hommes et libéré par une petite fille). Voyons le suivant :

Le rêve de nuit (n° 16)

Maman dit : « Tu vas aller à l'école. » J'ai pris mon cartable et je pars. En entrant à l'école, il y a tout le monde. Alors on travaille. Puis on siffle et on va en récréation. D'un seul coup on entend un véritable tonnerre et l'école avait tremblé et un bout de l'école s'était effondré. Le maître va au téléphone et il dit que l'école s'était effondrée. Tout à coup les pompiers et l'ambulance arrivent. Il y a qu'un blessé, c'était la jambe. On le met dans l'ambulance et on l'emporte.

L'effondrement de l'école est toujours un thème à succès auprès des enfants. Pourtant j'ai l'impression que Jean-Marie guette surtout mes réactions devant ce sacrilège qu'il a eu la prudence de placer sous le signe du « rêve de nuit » (est-on responsable de ce qu'on rêve la nuit ?).

A-t-il été satisfait de ce test ? Toujours est-il que le texte suivant marque une étape nouvelle.

C'était (n° 17)

Deux hommes qui trouvaient jamais un travail ; Alors une jeune fille ramasse des châtaignes. Les deux hommes lui disent : « Tu veux donner les châtaignes ? » La petite fille dit : « Non, je veux pas, elles sont à moi ». Alors les deux hommes lui arrachent les châtaignes. La petite fille pleure. Alors les deux hommes courent à toute vitesse. Mais un gendarme passe et dit : « Pourquoi pleures-tu, petite fille , » « Deux hommes m'ont pris mes châtaignes ». Le gendarme dit : « Saurais-tu les reconnaître ? » – Oui, Monsieur, je saurai les reconnaître. – A quel endroit qu'ils sont partis ? – C'est la rue à droite, ils sont partis en courant. Y en avait un qui avait une pipe en bois. – Viens au commissariat.

Tout à coup elle voit et elle dit : « Regardez, Monsieur, c'est eux ». Alors le gendarme prend son revolver et aux deux hommes, celui qui avait la pipe en bois : « Haut les mains ! » Il emporta les deux hommes en prison. La petite fille était très contente, elle s'en va avec le panier tout vide et les gendarmes lui disent au revoir.

J'ai la nette impression qu'après de multiples tâtonnements, Jean-Marie a découvert le type d'expression qui lui convient. Il va confirmer mon impression en écrivant désormais chaque semaine deux ou trois textes de 20 à 30 lignes chacun. Les textes objectifs ne disparaissent pas complètement mais tiennent une place restreinte, peut-être limitée par le faible épanouissement que lui apporte sa vie objective. En revanche, il multiplie les histoires inventées ayant pour titre et pour sujet (il commence à coordonner les deux) :

Deux garçons qui se battent - Histoire triste - Un fou - Un monsieur qui est fou et voleur - Une grand-mère et un grand-père - Trois petits chats - Un monsieur qui fait peur - Les pompiers - Un cirque - Un ours méchant avec sa mère - Les trois

charbonniers - Un loup méchant - Le chien abandonné - L'électricien et la dame qui vivaient dans une cave - etc.

Quelle est la signification de tous ces textes où l'inconscient affleure ? J'avoue qu'à part quelques intuitions je n'en sais pas grand chose, mais je constate qu'au fur et à mesure qu'il les écrivait, qu'il en discutait avec les copains, Jean-Marie est devenu plus autonome.

En guise de conclusion, je reproduis l'un de ces textes où vous remarquerez le lapsus maître et père :

Le singe qui ne voulait pas obéir à son maître (n° 53)

Un jour il y avait un singe qui voulait pas obéir à son maître parce qu'il voulait manger des bananes et des cacaos. Alors son père lui donne dix cacaos et puis des bananes. Il fallait qu'il aille au cirque pour gagner de l'argent pour sa nourriture. Le singe a fait une bêtise, il n'a gagné que mille francs. Alors son maître lui dit : « Tu n'es pas dégourdi pour gagner ta nourriture ». Le singe lui fit un geste, ça voulait dire : « Tu as quand même mille francs ». « Ce n'est pas assez ». « Si, c'est assez » dit le singe en faisant des gestes.

Un jour, le singe va au cirque tout seul et travaille sans son maître pendant six mois. Un jour, le maître attend près de la sortie, il a vu le singe et lui a dit : « Comment as-tu pu te sauver de la maison ? » Et il lui a attaché une corde à la patte. Avec tout l'argent il a commandé une voiture : une Chambord. Ils sont allés en vacances et maintenant ils travaillent dans un autre cirque, celui de l'ORTF.

Document n° 4

Jean-François, de la rédaction au texte libre

Jean-François arrive dans ma classe de perfectionnement à 12 ans, étiqueté d'un QI de 65. Fils d'un cheminot d'Algérie, il n'habite la France que depuis peu d'années et cette transplantation a probablement joué un grand rôle dans les difficultés scolaires qu'il rencontre, malgré une bonne volonté évidente.

Il est surpris qu'on lui propose d'écrire sans lui donner de sujet, mais il va se mettre au texte libre avec application.

La rentrée maternelle (n° 1)

Le jour de la rentrée, la moitié des enfants avaient le cœur serré et les autres étaient contents et fiers de rentrer en classe. Il y avait beaucoup de nouveaux qui restaient à côté de leur maman et pleuraient. Quand les mamans sont parties, les maîtresses les encourageaient et l'école est devenue calme.

Si Jean-François n'avait écrit son texte en classe en faisant de nombreuses corrections, je pourrais penser qu'il a recopié un vieux cahier de rédactions traditionnelles. Le modèle n'est pas sous sa main mais dans sa tête. Pendant quelques semaines, il recourra aux thèmes qu'il a dû ressasser au cours des années précédentes, mais en y ajoutant parfois une touche personnelle qui ne manque pas de saveur.

Les trafiquants de Chicago (n° 2)

L'histoire se passe en 1950. C'est dans une banlieue de Chicago que se passe le trafic. Une bande de voyous faisaient du trafic pour gagner leur pain.

Le grand patron demeurait en dehors de la ville dans une belle villa et il se servait de ses voyous pour vendre la marchandise interdite. Au moment de la paie, il ne leur donna pas ce qu'il leur avait promis. Et la bande se révolta et le dénonça à la police et tous les trafiquants furent pris.

Les camarades réagissent bien à ce texte et demandent des précisions sur le trafic. Néanmoins, Jean-François n'exploite pas ce genre de fiction dans ses textes suivants.

La chasse (n° 3)

La veille de la chasse, les chasseurs préparent leur fusil et leur carnassière. Et ils se couchent de bonne heure afin de bien être réveillés le jour précis. Le lendemain arriva et les chasseurs se sont réunis pour partir dans la forêt. La forêt était calme, on entendait à peine le bruit des oiseaux et des feuilles mortes.

Le texte commence comme une application de leçon de vocabulaire, mais il se termine par une recherche d'atmosphère qu'on retrouvera plus tard mieux exploitée.

L'enfant malade (n° 4)

Il était une fois un enfant qui était très malade et on ne pouvait le soigner car ses parents n'étaient pas assez riches pour payer les soins du malade.

Un jour le père dit au médecin : « Si vous opérez mon enfant, je vous paierai tout quand j'aurais de l'argent ». Et le docteur ne voulut pas et l'enfant mourut et les parents étaient désespérés car c'était leur fils unique.

A nouveau, bonne réaction des camarades qui sont généralement sensibles aux thèmes de la pauvreté, de la maladie et de la mort. Je crois qu'ils éprouvent le besoin de discuter de ces problèmes qui les angoissent. Loin de les enfoncer dans le morbide, ces échanges les aident à prendre du recul.

Suivent plusieurs essais assez semblables que Jean-François hésite à titrer **Automne** ou **Hiver**, puis un long texte assez banal sur **Le travail des campagnards**. Il invente à nouveau une histoire.

L'enfant sauvage (n° 7)

Il était une fois une famille qui avait un enfant sauvage qui n'obéissait jamais à ses parents. Un jour son père lui dit d'acheter le journal et l'enfant furieux s'en alla pour l'acheter. Mais au lieu du journal, il acheta des bonbons et il trouva un mensonge : « Papa, en route, j'ai vu un garçon qui avait, je crois, 14 ans et il m'a pris le journal. J'ai voulu l'empêcher mais il s'est sauvé ». Alors le père lui dit : « Tu peux aller te coucher ».

Le lendemain, sa mère lui dit : « C'est vrai que c'est un garçon qui t'a pris le journal ? » et l'enfant dit : « Non, j'ai menti, j'ai acheté des bonbons ». Alors ses parents l'ont pardonné et l'enfant est redevenu très brave et toute la famille fut contente d'avoir un gentil garçon car c'était leur fils unique.

Il faut noter que Jean-François n'est pas lui-même fils unique. Quelques semaines plus tard, sa mère est venue me dire qu'elle est très ennuyée de devoir le conduire à la gymnastique correctrice car elle n'a personne pour garder les petits. J'ai eu toutes les peines à lui prouver que Jean-François serait capable de s'y rendre seul et de revenir chez lui en bus. Je lui ai forcé la main en faisant partir l'enfant avec 50 m d'avance. « Maintenant suivez-le, vous verrez par vous-même qu'il ne se perd pas ». Démonstration réussie, je savais bien que je ne prenais aucun risque.

Jean-François écrit deux textes semblables sur des matchs de coupe du monde de football, textes superficiels et sans intérêt. Il inaugure ensuite une série documentaire parfois savoureuse dans sa naïveté.

Les volcans d'Italie (n° 10)

En Italie, il y a souvent des volcans et quand un volcan se forme, ça fait plusieurs dégâts et des victimes. Mais il y a des savants qui examinent ces volcans, ils ont des habits de caoutchouc et un masque pour les protéger. Les villages se détruisent et les gens sont obligés de quitter l'Italie.

Les alcooliques (n° 20)

Les alcooliques sont des personnes qui boivent du vin et c'est une maladie très compliquée. Car le vin va dans le corps et dans les poumons et ça fait comme une éponge. On doit boire par jour au moins quatre verres de vin, c'est le maximum.

Les textes donnent l'occasion de rectifier certaines affirmations au cours de la discussion avec la classe. Jean-François revient aussi à des thèmes policiers : **L'alibi (n° 17) - L'accusé (n° 24) - L'espionne prise pendant la guerre de 1902 ! (n° 26° - Le tueur à gages (n° 27)**

De multiples essais se succèdent sans répit et libèrent peu à peu Jean-François des clichés de la rédaction. Il revient à un texte d'atmosphère qui me semble une vraie réussite, il fut en tout cas accueilli comme tel par la classe.

Cette nuit tragique où la montagne s'effondra (n° 29)

Ce jour-là, les animaux étaient nerveux, crispés. Qu'est-ce qu'il pouvait bien se passer ? Ils allaient et venaient, affolés sans savoir où ils allaient. Les vaches du village poussaient de longs meuglements. Les poules s'agitaient sur leur perchoir.

Enfin la nuit arriva. On entendit un grondement et les maisons s'écroulèrent. Ce fut une grande catastrophe où deux mille personnes trouvèrent la mort.

Que dire de plus ? Que Jean-François a écrit encore une cinquantaine d'autres textes dans l'année, qu'il a réussi des quantités d'autres choses et que maintenant il a acquis le droit de se déplacer en ville comme il veut.

Document n° 5

Jean-Yves et le déblocage de la lecture

Jean-Yves est passé devant le psychologue dès 6 ans 6 mois. Son QI de 85 le situe au-dessus du seuil de la débilité légère. Il entre néanmoins vers 8 ans à l'école de perfectionnement « *son comportement contre-indiquant son maintien en classe normale* ». A la fin de l'année scolaire, sa maîtresse note : « *D'énormes difficultés en lecture. Jean-Yves a été très nerveux au début de l'année. Depuis la maladie et la mort de son père, il est devenu plus calme* ».

Ce calme ne sera que de courte durée. A la rentrée suivante (je viens d'être nommé dans la classe voisine), Jean-Yves se signale par son opposition, sa brutalité, son agitation continuelle et même une courte fugue (il s'échappe de l'école une demi-heure avec un camarade plus jeune). A la rentrée de janvier, avec l'accord du directeur, je propose à ma collègue de me confier les enfants les plus caractériels de sa classe. C'est ainsi que Jean-Yves entre dans la mienne, il a plus de 9 ans.

Il cherche à être le meneur et possède un réel ascendant sur les autres. Plus dissimulé face à moi, il reste un peu sur la défensive. Pour la lecture, il rencontre effectivement d'énormes difficultés. Il ne parvient pas à fixer les mots globalement (même les mots-clés de la classe

qu'il a suivie depuis quatre trimestres). Comme il ne réussit pas à reconstituer les syllabes, ne retient aucune consonne, le problème semblait insoluble à ma collègue.

Jean-Yves est surpris par l'expression libre et raconte oralement ses jeux du jeudi ou du soir. Pour la première fois de sa vie, il a affaire à un homme, ce qui est d'autant plus important pour lui qu'il a perdu son père, un an auparavant. Il a trois frères (deux grands de 13 et 17 ans, un plus jeune de 6 ans) et sa mère a parfois bien des difficultés avec ces quatre garçons.

Jean-Yves évite les affrontements directs avec moi, mais à plusieurs reprises je le surprends à tenter de susciter des réactions d'opposition chez les plus faibles, par exemple le refus de chanter en chœur. Un jour où il cherche manifestement à bouleverser la classe, je décide de le garder un moment après la sortie. Il s'attendait au pire, y compris sans doute à un châtiment physique. Il est surpris que je discute calmement avec lui. Je pressens en lui un terrible sentiment d'infériorité qu'il camoufle sous ses airs de caïd. Étonné que je cherche à le comprendre plutôt qu'à le punir, il me confie : « *Dans mon quartier, on m'appelle l'idiot* ». J'essaie de le rassurer, j'insiste sur ses réussites en dessin, en travaux manuels, je lui explique que ses réactions d'opposition proviennent de son inquiétude de ne pas apprendre à lire comme les autres et je l'assure de mon aide, en lui faisant promettre de ne plus essayer de provoquer des conflits au sein de la classe.

Jean-Yves se met plus courageusement au travail. Au bout d'un mois d'effort, il sait écrire son nom de mémoire, c'est pour lui une révélation qui sera suivie d'autres réussites.

En juin, le bilan est positif sur le plan caractériel. Sur le plan scolaire, cela reste encore maigre, il a une grande mémoire auditive, mais d'énormes difficultés subsistent en lecture, les sons composés lui semblant incompréhensibles.

À la rentrée suivante, Jean-Yves semble heureux de retrouver sa classe. Il commence à reconnaître certains mots sur les affiches de la rue et ne se sent plus « l'idiot du quartier ». Il se dispute moins avec ses deux grands frères. Son petit frère, entré à l'école primaire, commence à apprendre à lire.

À 10 ans passés, Jean-Yves n'écrit toujours pas de textes, il semble incapable d'utiliser les mots connus pour écrire d'autres histoires et, plus encore, de recomposer d'autres mots avec des sons connus. Il semble piétiner et ne pas donner le maximum. Pourtant, il communique volontiers, parle de ses jeux, de la colonie de vacances, des animaux qu'il aime beaucoup.

Le 14 janvier, il tient à nous raconter le film « *La guerre des boutons* » qu'il a vu la veille. Il est passionné par son sujet, s'identifie aux héros du film, à Lebrac particulièrement « *parce qu'il aime les animaux* ». Son histoire est choisie à la quasi unanimité ou plutôt nous essaierons de tirer un texte cohérent de son interprétation échevelée du film.

L'après-midi, l'ombre de Lebrac planant sans doute encore sur la classe, Jean-Yves allonge au tapis d'un magistral coup de poing un garçon plus grand qui « l'embêtait ». L'identification allant tout de même un peu trop loin, je demande à Jean-Yves de rester après la classe.

Depuis notre premier entretien, il sait que, sans me laisser déborder, je préfère le dialogue à l'affrontement et il essaie de s'expliquer. À mon grand étonnement, car il est très bien bâti et fort pour son âge, je sens que son désir de s'imposer par la force vient d'un sentiment d'infériorité, y compris sur le plan physique. Finalement il me confie que, vers 4 ans, on l'a opéré « de la vessie » (en fait, j'apprendrai un peu plus tard qu'il s'agissait d'une double opération de hernie inguinale). Il semble se souvenir de tous les détails du séjour à la clinique, son angoisse de ne plus être « comme tout le monde ». « *Au début, je n'osais pas me déshabiller devant mes frères* ». Effectivement, j'avais remarqué à la piscine qu'il était très pudibond pour un garçon qui a trois frères.

Enfin, se sentant décidément en confiance, il me révèle qu'il fait pipi au lit. Je comprends maintenant que *La guerre des boutons* où bagarres et zizis tiennent une large place, a servi de révélateur à son cas personnel. Jamais Jean-Yves ne s'était confié aussi profondément.

Nous entreprenons aussitôt la lutte anti-énurésie par autosuggestion, telle que je la pratique couramment (j'en parle en détail à la fin de ces documents). Le lendemain, Jean-Yves n'a pas mouillé son lit, ce qui ne me surprend pas, mais lui qui n'a jamais essayé de rédiger seul une ligne et qui est paralysé devant chaque mot à écrire, prend son cahier et écrit sans aide le texte suivant que je transcris tel quel :

Il y a jé une fois ja vé un nounours je couchait avec lui et je ma musé tine (bien) et je dizé à mon frère et je di zé je mamusé bien avec mon nounousse.

Le boxeur d'hier parle de son ours sans craindre que les autres rient de lui. Est-il réconcilié avec son enfance ? En tout cas, son expression écrite est débloquée. Durant les deux semaines suivantes, il écrit six textes : **le lion - l'éléphant - la girafe - la grenouille - la baleine.**

Observons le sixième texte du 1^{er} février (l'orthographe est désormais corrigée pour faciliter la compréhension).

La grenouille

Une grenouille se promenait. Le papa lui disait : « Tu devrais avoir des enfants. » Elle fit des efforts et les petits sortirent, ils recherchèrent la maman grenouille. La maman rechercha les petits têtards et elle se dépêcha de les rattraper.

En réalité, Jean-Yves a eu un remords, il a censuré son texte en rayant : *Elle fit des efforts et les petits sortirent.* Comme le texte devenait incompréhensible, il lit : *Ils allèrent chez le marchand et ramenèrent des œufs. Les petits sortirent... etc.*

Bien sûr, la classe conteste la version du marchand. Je sais que Jean-Yves fait le naïf car il possède des animaux : « *Tes pigeons, où achètent-ils leurs œufs ?* » Il me regarde en riant : « *Ils les font* ». – *Et les grenouilles à ton avis ? – Je le savais, mais je n'osais pas le dire. – On a le droit de le dire. Même si on ne veut pas le dire, on a le droit de l'écrire.*

Je pense que cet incident a son prolongement trois jours plus tard. Le 4 février, Jean-Yves lit si bien que je le félicite. Depuis trois semaines en effet, il accède à la lecture courante et paraît se jouer des difficultés qui lui semblaient insurmontables jusqu'à présent.

Pourtant, aujourd'hui il est nerveux, refuse de travailler en calcul, prétend écrire un texte, casse son stylo, ne fait rien d'efficace. Il demande à travailler pendant la récréation de cantine, termine rapidement son travail, puis veut me raconter une histoire qu'il n'a pas réussi à écrire ce matin. Je l'écris sous sa dictée :

Le bébé

Une fois, le bébé jouait avec un petit accordéon et il faisait une chanson un peu fausse. Il n'était pas content parce qu'on lui disait que c'était faux et il a tapé le chat qui n'avait rien fait. Le chat l'a griffé, le bébé a pleuré. Sa mère a mis le chat à la porte. Le petit chat griffait la porte et l'abîmait, il défaisait tout le vernis. La mère a jeté le balai au chat. Le petit chat a pleuré, il a sauté sur la fenêtre, il a bu tout le lait sans que la maman le voie.

La maman a voulu donner du lait au bébé, il n'y en avait plus. Le bébé pleurait. Sa mère a couru chez le marchand. Il y avait de la glace, elle a glissé, elle est tombée. Elle a descendu toute la côte, elle a acheté le lait et elle l'a rapporté. Le bébé a bu.

Voici la conversation qui suit : – *C'est bien. Si on jouait ton histoire en marionnettes, quel rôle choisirais-tu ? – Le petit chat ! Oh non, la maman, c'est drôle quand elle tombe ! C'est bien fait pour elle, elle n'avait qu'à pas faire mal au petit chat, il est mignon le petit chat. – Oui, il est mignon. Qu'est-ce que tu penses de lui quand il boit tout le lait ? – Il se venge, il n'y a pas de raison que le bébé prenne tout le lait. – Tu ne trouves pas qu'il est un peu*

jaloux, ce petit chat ? – Oui, il est jaloux du bébé. – Et le bébé, qu'est-ce qui t'a donné l'idée de parler du bébé ? – Mon petit frère.

Nos regards se croisent. J'ai la sensation qu'au même instant, la même révélation pénètre en nous. A tel point que, malgré ma prudence habituelle à interpréter un texte auprès de l'enfant, je ne peux m'empêcher de dire en souriant : – *Tu ne serais pas un peu jaloux de ton petit frère, par hasard ?*

Je n'ai pas le temps de regretter d'avoir pensé tout haut, car Jean-Yves s'illumine d'un sourire comme je ne lui en ai jamais connu. – *Sans doute un peu.*

Et très vite, il me confie qu'il mentait quand il décrivait son petit frère comme si gentil par rapport aux grands. Je le rassure en lui disant que c'est normal de vouloir sa maman pour soi tout seul, que tout le monde est un peu jaloux. Simplement il ne faut pas se rendre malheureux pour ça.

Reparlant de son opération qui semble l'avoir fortement marqué, il dit qu'il avait cru que ses parents ne voulaient plus de lui parce qu'ils préféreraient le petit frère. Il s'aperçoit maintenant que c'est cela qui l'a tellement terrorisé. Et je me rends compte de l'inconscience des médecins qui ne préparent pas psychologiquement l'enfant avant une opération qu'il risque d'interpréter comme une tentative d'assassinat. Les parents n'imaginent pas ce qui peut trotter dans la tête d'un petit, mais cela paraît plus difficilement excusable chez les gens dont le métier est de soigner et non de traumatiser.

Quand les autres rentrent en classe, Jean-Yves est plus radieux que je ne l'ai jamais vu. Le reste de la journée, il travaille avec acharnement, calme et détendu.

Le lendemain, Jean-Yves demande à nouveau de rester pendant la récréation pour faire un texte avec moi sur un méchant garçon jaloux. Voici ce texte écrit sous sa dictée :

Un garçon jaloux

Un jour un garçon jaloux s'appelait Loulou. Son petit frère s'appelait Daniel. Le petit était toujours sage et le grand toujours méchant. La maman dit à Loulou : « Va chercher des tomates parce que ta tante va venir ». Il a fallu que ce soit le petit qui y aille. Sa marraine lui a donné 200 F parce qu'il était mignon. Comme sa tante s'en allait le lendemain, Loulou a tapé le petit frère et a volé ses sous et il a acheté des bonbons. La mère avait préparé un martinet. Loulou s'est vengé, il a boxé Daniel ; il saignait. Il lui a crevé un œil. La mère avait tellement peur qu'elle est tombée dans les pommes. Elle l'a porté à l'hôpital. Le petit gars était mort. Loulou a été fouetté jusqu'à la mort. La mère était vieille ; plus tard elle est morte.

Dans un court entretien, je lui demande : – *Est-ce qu'il y a des choses vraies dans ce texte ? – Mon petit frère ne veut jamais faire les courses, alors je les fais. L'autre jour, j'ai eu de l'argent, mon petit frère m'en a volé.*

Comme on le voit, Jean-Yves a inversé les rôles, il a attribué au grand ce qu'il reproche à son petit frère. Je reprends avec lui le texte du petit chat qui n'avait rien fait de mal et qui a été puni, c'est pour cela qu'il s'est vengé. – *A la maison, quand tu fais le plus souvent les courses, c'est toi le plus gentil. Quand ton petit frère te fait enrager, tu ne te venges pas comme le petit chat, parce que tu es le plus grand, le plus fort et aussi le plus gentil.*

Un peu plus tard, je demande à Jean-Yves s'il veut que je parle de nos conversations avec sa maman, à peine entrevue jusqu'à présent, car je voudrais qu'elle comprenne la transformation en train de se produire. Mais je ne veux surtout rien faire avant que l'enfant l'ait décidé sans réticence, sinon cela risquerait de porter atteinte au lien de confiance qui s'est établi entre nous. Beaucoup d'enfants ont des difficultés pour communiquer quand ils sentent que les adultes passent au-dessus de leur tête pour régler leurs problèmes.

Jean-Yves semble heureux de ma proposition, il pourra me montrer ses pigeons. J'avoue que je suis encore plus curieux de connaître ce petit frère qui a été, à son insu, un tel obstacle

à l'épanouissement de son frère. La maman est prévenue que je ferai cette visite le 8 février, après la classe. Le matin même, Jean-Yves invente ce texte :

Le bébé trompette

Un jour, le bébé trompette se promène, il voit un serpent avec ses petits, ils rampaient. Le bébé trompette pleurait, il est allé le dire à sa mère. La mère est venue, elle a pris la carabine du père qui n'était pas là. Elle a tué les trois serpents, mais le père serpent s'était caché sous une pierre. Il a tué la mère du bébé trompette. Alors le bébé a pris la carabine, il a tué le gros serpent.

Un aigle est venu, il a consolé le bébé trompette. Le petit gars a emmené l'aigle chez lui, puis le père est rentré, il voulait tuer l'aigle. Le petit gars a dit : « Ne le tue pas, c'est mon aigle à moi ». Il a dit au père : « Maman est morte, c'est une vipère qui l'a piquée ». Le père était enragé, il a cassé la vaisselle. Il est tombé sur une assiette, il s'est ouvert la tête et il est mort. Le bébé trompette est parti dans le pays des aigles. Les aigles voulaient le manger, mais celui qui était avec lui a dit : « Laissez-le, c'est mon copain ».

Sans chercher à interpréter le texte, surtout pas devant l'enfant, je ne peux m'empêcher de penser que nous irons dans une maison dont le père est absent depuis presque deux ans.

La visite se passe bien. La maman est frappée par les progrès de Jean-Yves depuis quelques semaines, pour le pipi au lit d'abord, pour la lecture ensuite. Elle me croit sur parole mais semble très surprise lorsque je parle de la jalousie et du traumatisme de l'opération qui a eu lieu il y a si longtemps. En tout cas, elle est décidée à aider l'évolution de Jean-Yves. C'est une femme courageuse, parfois un peu dépassée par l'éducation de quatre garçons dont les aînés sont des adolescents.

Jean-Yves m'emmène ensuite voir ses bêtes. Dans le jardin, je vois enfin le petit frère. Mais qu'a-t-il dans les mains ? Un petit accordéon. J'avoue que ce n'est pas sans émotion que je découvre cet accessoire réel d'un texte « d'imagination ».

Le lendemain, Jean-Yves n'a jamais eu l'air aussi heureux. Il écrit un texte sur son chardonneret qu'il m'a montré hier. Pourtant, je ne tarde pas à remarquer des réactions nouvelles. Dès que je m'occupe d'un autre enfant, il cherche à attirer mon attention sur lui. Manifestement, il transpose à l'école sa jalousie. Il en est ainsi pendant quelques jours. Sans dramatiser et en évitant de le culpabiliser, je lui fais remarquer à plusieurs reprises qu'il agit comme s'il était jaloux de ses camarades, en lui rappelant gentiment qu'eux aussi ont besoin de moi.

Un jour, il vient me dire : « *Je ne suis plus jaloux, maintenant* ». Effectivement, il ne montre plus de réactions de jalousie. Son petit frère vient quelquefois l'accompagner le matin ou le rechercher le soir, car son école est à 100 m de la nôtre.

Les textes se multiplient : **La vache enragée - Une chouette - Le grand-père qui gagne le gros lot - Le squelette vivant - La souris - La colonie - La cabane.**

Le 6 mars, comme j'ai remarqué des difficultés en classe et surtout trois rechutes énurétiques, je propose à Jean-Yves un entretien après la classe. Nous parlons du petit frère qui semble devenu son copain de jeu, puis des anciens copains qui sont les « durs » du quartier. Il me raconte les mauvais coups de la bande, les vols aux étalages, la resquille au cinéma, le vandalisme contre les lampadaires, les jeux avec les filles dans la cabane. « *Ils me faisaient sortir, mais je regardais par les trous ; un jour, ils ont voulu me déshabiller de force, mais je me suis battu et ils n'ont pas pu* ». Ce n'est pas cela qui a provoqué la rupture récente, c'est quand les « voyous » ont égorgé des moineaux pour les manger.

Son texte suivant : **La nouvelle cabane** m'avertit qu'une nouvelle période est commencée. Jean-Yves a refait une cabane avec son petit frère et quelques nouveaux copains.

Le 11 mars, écrit son 26^e texte :

Le trembloteur

Un jour, un trembloteur ne savait pas quoi faire. Il va faire la quête au coin d'une église. Il y a un petit chat qui vole son argent. Le petit chat va acheter des bonbons et les met dans la boîte du trembloteur. Le trembloteur était content. Il marchait avec des béquilles, c'est le petit chat qui était allé lui chercher. Il se lève, le petit chat suit le trembloteur. Avec sa patte, il pousse la béquille et le trembloteur tombe. Le petit miaulait parce qu'il avait fait une bêtise. Le petit chat riait dans sa moustache. Le trembloteur le voit, il le poursuivait avec sa canne. Le petit chat est rentré dans un trou, il voit une petite souris, il ne l'a pas mangée, il ne voulait pas lui faire de mal, il jouait avec elle. Le trembloteur entre dans la maison et les a vus jouer. Il prend un fusil et tue la souris. Le chat se cache dans un sabot, monte au grenier, saute sur le trembloteur et lui crève les yeux. Le trembloteur est allé à l'hôpital, il était encore plus vieux, il avait 100 ans et il est mort. Le petit chat est resté dans sa maison. Il est allé dans le lit de la dame et la dame l'a battu à coups de balai.

Comme dans le texte du bébé trompette, on sent affleurer tout un univers de fantasmes. Je suis surtout frappé par l'ambivalence des réactions du petit chat (auquel Jean-Yves s'était identifié, il y a cinq semaines). La dame qui fait une irruption soudaine à la fin du texte, réapparaît dans le texte suivant sur une famille de chats (encore des chats !) :

... le petit (chat) était content, la dame le caressait, mais le père (chat) était jaloux et la mère prit tous les chats sur ses genoux.

Le 19 mars, Jean-Yves me donne l'occasion de mesurer le chemin parcouru. Je suis absent pour la journée et, dans la classe d'un collègue, il écrit sans aucune aide une histoire (de chat, bien entendu). C'est son 28^e texte depuis 2 mois. Je le transcrit textuellement car il l'a écrit sans aucun recours. Bien sûr l'orthographe n'est pas encore maîtrisée, mais n'oublions pas que son premier texte date du 15 janvier :

Une fois un petit chat avé une tropètre (trompette) Ivoulaie nenjouai, sa maire n'voulé pae et il soufla le plufore qilpe (qu'il peut). Sa mère apri le martiné. Le petit chat agourue (a couru) atra vers les zasiaitre (assiettes) qui volai de tou les gotai (côtés). Le petit chat a resu un gou (coup) de mar tiné. Le petit chat a aité cherché le fuzi et idi maman situ bouge je tetu alore idi je ne turapa agondision ce tu metapa.

Sa mère lui di je te taperapa acondision c tu soisage. Le petit chat poze la carabine et approche a cotai de la mère. Sa mère lui di pour coi atu voulu me tuai, pasec ta voulu metapé. Tu fezé du bui (bruit). Maman je te de mende pardon. Sa mère lui dis alai séfini. Le petit chat lui dit je peti (en normand : est-ce que je peux) jouai ala tropètre. Sa mère lui dit je vebine (veux bien), ne jou pa trofore.

Ce texte où l'on retrouve des éléments connus : le petit chat, la mère, la trompette, les assiettes cassées, la carabine, se termine pour la première fois sur un compromis.

Jean-Yves semble parvenu à un certain équilibre. Ses textes deviennent beaucoup moins chargés affectivement, touchant parfois presque à la banalité, mais ses progrès sont rapides, surtout en lecture.

Début mai, en entendant lire tout haut ses camarades, il s'écrie : « *Ils lisent tellement lentement que je n'arrive pas à suivre* ». Lui qui aurait été étiqueté dyslexique quelques mois auparavant, devient le lecteur le plus rapide de la classe, délaissant parfois un travail pour dévorer un livre.

A 13 ans et demi, compte tenu de son développement physique et de son habileté, il entre dans une classe professionnelle et apprend la peinture en bâtiment. Seuls incidents de son parcours ultérieur, révélant à la fois les séquelles du passé et les changements intervenus : à deux reprises, vers 14 et 15 ans, Jean-Yves sera accusé d'intimider des enfants plus jeunes

(sur lesquels il projette peut-être son ancienne jalousie) et de leur extorquer sous la menace : quoi donc ? des livres (illustrés ou romans policiers).

En apprenant ces incidents, j'avoue mon inquiétude de voir renaître à l'adolescence des conflits qui semblaient résolus, mais oserai-je ajouter qu'en me rappelant qu'à 10 ans il était incapable de lire une ligne, je l'ai félicité intérieurement d'avoir choisi des livres comme rançon. Ce n'est après tout pas si courant.

Document n° 6

Dominique et l'angoisse de l'échec

Dominique entre en classe de perfectionnement quelques jours après la rentrée. Il a 11 ans et demi. Il suivait péniblement le CE2 dans une école de banlieue, il a été testé en juin (QI : 79). L'instituteur a noté dans le dossier : « *niveau faible, compréhension lente, instabilité* ». Le psychologue discerne : « *mauvaise latéralisation, léger trouble de prononciation, rythme des activités rapide, mais dynamisme mal contrôlé, instabilité en même temps que manque de maturité* ». Il est le quatrième d'une famille de sept enfants (dont 2 filles : l'aînée et la benjamine). Son père est contremaître dans une usine textile.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est que Dominique est marqué par l'échec. Très anxieux, il hésite à s'exprimer au début. Pendant deux mois, il ne participe qu'oralement et timidement aux moments d'expression libre. Bien sûr, je l'encourage à écrire et lui donne un cahier spécial où il pourra raconter toutes les histoires qu'il veut. Le sentant très bloqué, je l'incite à inventer des histoires à lui.

Avant d'entreprendre la moindre chose, Dominique annonce : « *Ça, je ne sais pas le faire* » ou bien « *là, je suis nul* ». C'est presque un cérémonial et, immanquablement, je réponds : « *Ça n'a pas d'importance, fais ce que tu peux* » et il faut dire qu'épaulé par mon soutien moral, il réussit beaucoup mieux qu'il ne l'annonçait. Un jour où je lui en fais à nouveau la remarque, il rétorque : « *Oui, mais vous verrez quand ça sera les divisions à deux chiffres !* » avec un regard qui signifie nettement : « *Vous vous croyez malin, mais il y en a d'autres qui s'y sont cassé les dents !* ». Je me contente de sourire en disant : « *Tu paries ?* » Il hésite et je me demande s'il n'est pas partagé entre son envie de réussir et sa crainte de voir s'écrouler l'alibi derrière lequel il a pris l'habitude de se réfugier.

Après avoir griffonné quelques textes impersonnels, Dominique se décide en novembre à commencer le cahier avec un texte vécu.

Ceci se passe à une colonie (texte n° 1)

C'est un jeudi, je revenais de promenade, j'avais mal à la main. Quand on arriva à la colonie, je suis allé à l'infirmerie. Le soir, après manger, j'y retournai mais il y avait un film et je restai toute la veillée et, à la fin, je me suis mis à pleurer car je n'avais pas vu le film, je me suis couché à dix heures du soir. Quelques jours après, je suis allé à l'hôpital avec un moniteur qui avait un bout de verre dans la jambe. Je restai six jours.

Le 2^e texte raconte une quête pour la pelle de charbon des vieux. Et soudain, le 7 décembre, c'est le premier texte d'imagination de Dominique :

Je vais parler de six chevaux qui sont dans un cirque (n° 3)

Il était une fois six chevaux dans le désert, ils étaient perdus. Un jour, il arriva qu'un homme les prit par avion jusqu'à Rome et il les avait vendus dans un cirque. Le propriétaire les avait pris pour faire d'eux de vrais chevaux (de cirque) et au bout de huit ans, le plus vieux mourut, il n'y en avait plus que cinq.

Dominique a illustré son texte en traçant un cercle au compas, puis les six branches d'un manège, en efface une (le cheval mort) et dessine une silhouette, très enfantine, de petit cheval, en les numérotant. Il ajoute : « *Je préfère le plus petit, c'est le plus beau* ».

Le 4^e texte, très impersonnel, décrit surtout l'emploi du temps de son ancienne école. Puis retour à l'imaginaire :

Ça parle d'un théâtre (n° 5)

Il y a à Paris un théâtre où il y a toujours des disputes, on y fait de tout mais on ne peut pas le présenter au public.

On fait des disputes et il faut se bagarrer car on ne s'entend pas. Un jour, le patron dit : « Je vais partir dans un autre pays, car ici on ne fait rien de propre ».

Les autres ont essayé de continuer mais c'était toujours pareil qu'avant. Alors trois artistes sont partis, il n'en restait plus que cinq. Quatre repartirent en laissant au dernier le théâtre.

Le dernier le vendit à un riche et il repartit tout seul en disant adieu à son théâtre.

Il dessine tous les personnages et leur donne des noms de fantaisie.

6^e texte : quand Dominique allait à la maternelle, il a été renversé par un camion, sans être vraiment blessé.

7^e texte : en revenant de la colonie, Dominique, par la fenêtre du train, lance de l'eau sur un employé et se fait disputer. 8^e texte écrit le même jour (19 décembre) : en se promenant en famille, Dominique est tombé un jour dans une mare.

9^e texte (21 décembre) : un jeudi, il a vu voler la sacoche d'un pompiste. L'année nouvelle commence mal si l'on en juge par le 10^e texte du 4 janvier, intitulé : *Dimanche en 1963*. En glissant sur la neige, il a renversé une bouteille de lait et mouillé les journaux qu'il rapportait. Décidément ses textes objectifs sont une longue suite de déboires.

Le 8 janvier, il revient à la fiction :

Je vais inventer une histoire d'un monsieur

Il était à Paris un monsieur qui s'appelait Jacques André et qui voulait faire une expédition dans les Indes. Il se prépara pendant quinze jours, il prit l'avion à Orly jusqu'aux Indes. Après il alla chercher un hôtel pour y dormir quatre jours. Au bout des quatre jours, il prit une équipe et partit pour la grande aventure, son rêve allait être réalisé.

Au bout de deux jours de marche, il découvre les restes d'un camp avec des tigres et des hommes morts. La mère que j'ai trouvé était la seule survivante, elle pleurait son mari et son enfant. Il la prit avec lui et repartit neuf jours sans rien se passer. Au dixième jour, il vit les restes d'un camp de guerre. Il vit que ces ruines étaient de pendant la dernière guerre, il ne restait plus rien et, en regardant, on vit qu'il restait des armes neuves cachées sous une grosse pierre. Ça voulait dire qu'on était suivi, c'est eux qui avaient fait l'attaque.

Tout à coup, on vit dans l'ombre un tigre qui voulait sauter sur l'homme. La mère me dit : « N'aie pas peur, elle nous fera pas de mal, je la connais, elle n'est pas forte et est partie pendant l'attaque et j'espérais de ne plus la revoir. Si on la tue, il y aura plus des malheurs. On a tué son père, alors maintenant il y a des malheurs ».

Cinq ans après, l'explorateur revint en France et il paya les hommes, il avait pris une panthère noire.

Pour la première fois, Dominique a écrit un long texte (plus de deux pages). L'inspiration des illustrés est visible, mais l'identification au héros s'affirme clairement, cela sera utile pour comprendre les textes ultérieurs.

Dominique reste une semaine sans écrire et le 15 janvier, pour la première fois, il réussit des divisions à deux chiffres. Je lui rappelle notre pari du début, il ne répond rien et va écrire un texte :

Le boxeur

C'était dans un petit pays, il y avait une famille et le père était boxeur, il avait gagné plus de dix matches. Quand il mourut, le fils Philippe prit sa place. Il commença à Paris pendant 5 ans. Au bout il fit son premier match qui fut perdu. Le deuxième fut la première victoire.

Un jour au milieu du round, il y avait une jolie fille qui regardait avec attention. A la fin du match, il gagna, il avait reconnu sa mère car il y avait longtemps qu'elle avait divorcé. Et ils se marièrent et eurent 3 enfants qui voulurent être boxeurs et ils étaient très gentils et la mère aussi et le père acheta la télévision et un frigo.

Je n'étais pas sûr d'avoir bien compris et je demande : – *La jolie fille, c'était sa mère ?*

– *Oui ! – Le boxeur s'est mariée avec sa mère ? – Oui. – Si on jouait ton histoire, quel personnage choisirais-tu ? – Philippe, le fils.*

Lorsque Dominique lit son texte aux camarades, je m'attends à de fortes réactions. Or personne ne bronche. Cet Œdipe boxeur semble ne choquer personne. Comme après chaque lecture de texte, chacun peut poser des questions, je demande :

« *Tu dis que la jeune fille était sa mère. A ton avis quel âge avait la mère à la naissance de son fils ?* » – *19 ans. – Quel âge a le fils le jour de la rencontre ? – 22 ans. – A ton avis, quel âge a sa mère ? – (après calcul de tête) 41 ans. – Crois-tu qu'on puisse dire que c'est une jeune fille à 41 ans ?*

Un enfant réagit : « *Non, c'est une dame, et puis d'abord on n'a pas le droit de se marier avec sa mère ou avec sa sœur* ». Dominique reprend alors son cahier en disant qu'il préfère modifier son texte. Il revient presque aussitôt avec cette correction dont vous admirerez, je pense, le raccord parfait :

... Un jour au milieu du round il y avait une vieille dame qui avait 41 ans, il avait reconnu sa mère, mais à la fin du match, il n'a pas été la voir car il avait vu une jolie fille qui regardait avec attention et ils se marièrent et eurent 3 enfants. Le premier voulait faire carrossier, le deuxième voulait être instituteur et le dernier voulait être boxeur.

Ainsi donc une réussite spectaculaire, puisqu'il avait posé lui-même le défi impossible, amène Dominique à formuler la réussite la plus désirée : la possession de la mère. Devant la contestation, il s'en tire par une pirouette véritablement inattendue.

Le 13^e texte, écrit le lendemain, raconte un voyage au Château-Gaillard avec sa grand-mère. Le 14^e, écrit le 18 janvier, parle de cinq oisillons dévorés par un merle lui-même tué par un chasseur. Le 21, il écrit ce texte très curieux, surtout si on le rapproche du n° 12.

Le bâton magique (n° 15)

Il était une fois une sorcière qui trouva un bâton qu'elle prit et le bâton avait quelque chose de particulier, elle avait compris qu'il s'agissait d'un bâton magique.

Mais un jour, le bâton tomba dans l'eau, elle ne put l'avoir. Le bâton alla jusque dans un beau jardin. La fille du roi qui se promenait dans le parc a vu le bâton qui parlait. Elle le prit, le sécha et lui demanda : « D'où viens-tu ? ». Le bâton répondit : « Je viens de la maison d'une méchante fée, j'étais prisonnier et je suis parvenu à m'échapper ». Après toutes ces émotions, la princesse rentre dans le château avec le bâton et dit aux valets de servir un dîner.

Deux heures après, le bâton dit : « Je voudrais vous quitter ». « Mais pourquoi veux-tu me quitter ? » « Je voudrais retourner chez ma vieille fée, car sans moi elle ne peut plus travailler, j'ai un peu honte de la quitter. Mais quand elle mourra, je

reviendrai, je vous le promets. Laissez-moi y aller, je vous prie ». Alors elle le ramena chez la fée, mais elle était morte, alors on l'enterra et la princesse et le bâton revinrent au palais.

Je propose à Dominique d'écrire une suite car je suis curieux de savoir comment il terminera cette curieuse histoire. Voici ce qu'il ajouta :

La princesse avait (comme mari) un roi très méchant. Il était devenu jaloux, il voulait prendre le bâton de la princesse mais elle le savait. Alors la princesse prit le bâton et transforma le roi en statue. Elle avait déjà pris un prince et se maria. Ils eurent cinq enfants, tous princes.

Un amateur de psychanalyse s'amuserait peut-être à analyser, à chercher la clé de chaque personnage. Est-ce bien utile ? L'essentiel pour moi est de discerner le déchirement du bâton entre des forces contradictoires ; je pourrais peut-être dire le déchirement du garçon, car l'enfant m'a affirmé qu'il choisirait le bâton si on en faisait un jeu de marionnettes.

Une remarque : Dominique introduit beaucoup de nombres dans ses textes et le 5 revient très souvent : cinq chevaux, cinq acteurs, cinq ans aux Indes, cinq ans d'entraînement de boxe, cinq oisillons, cinq princes. Y a-t-il un lien avec le fait qu'il y a 5 garçons dans sa famille ?

Le lendemain, un texte d'imagination sur les pompiers (40 blessés et 50 millions de dégâts dans un incendie de scierie). Le 25, récit de jeux à la maison avec des modèles réduits d'avion. Le lendemain, retour à la tonalité symbolique :

Un jour (n° 18)

Un jour, le peintre René voulait faire le portrait d'une belle fille mais il ne pouvait pas l'avoir car elle était journaliste. Alors il fallait la prendre. Comme il savait qu'elle devait aller en Amérique, elle devait prendre le France au Havre. Alors je pris tout mon matériel de peintre et je pris un billet d'avion pour arriver avant le France en Amérique. Il l'attendait avec une voiture mais elle ne descendit pas, elle avait loupé le France. Alors il repartit et ne put jamais faire son portrait et il reprit sa vie normale.

Une fois de plus, l'identification au héros est signée par les lapsus. Mais il n'est sans doute pas si simple de reprendre sa vie normale si l'on en juge par le ton désespéré du texte suivant :

L'idiote (n° 19)

Un jour après neuf ans d'école, l'idiote prit l'avion à Rome jusqu'à Orly. Il avait quinze ans et quand il rentrait dans la classe, tout le monde me disait : « Bonjour l'idiote ! », car j'arrivais toujours en retard.

Après, pendant les derniers jours de classe, l'idiote était en colère ; mais il prenait facilement ses colères alors que tout le monde avait peur de lui. Il prenait les tables et les faisait tomber et le maître ne pouvait pas le calmer. Il disait au directeur qui venait pour la cantine des gros mots et rien ne lui faisait peur.

Le lendemain, il s'était calmé et on avait remis les tables debout. On rangea la classe, à dix heures tout était rangé. Maintenant c'est fini.

L'idiote était un enfant qui avait été retrouvé pendant la guerre et il avait été à l'école à six ans. J'avais reçu un éclat d'obus à la tête et j'étais devenu fou et je ne peux plus me guérir.

Il quitta l'école à 15 ans. Il partit à Orly pour trouver un métier dans Paris mais il fallait qu'il fasse des études et il ne voulait pas, car le collège était comme l'école. Alors il devint clochard, il couchait sous les ponts de Paris.

Un jour un monsieur cherchait un homme bien grand et fort, alors il le trouva, le prit ; il lui donna de beaux habits et il travailla dans le métier qu'il voulait faire, à 19

ans. Mais il était trop vieux, alors il prit, la nuit, un silencieux et alla se tuer dans le garage.

Le suicide soulève une forte réprobation dans le groupe. Les identifications répétées révèlent que Dominique traverse un moment de dépression. Notons au passage que la projection sur le héros prend plusieurs formes. Comme l'idiot, Dominique se croit fou et on lui a peut-être dit qu'il finirait clochard s'il ne travaillait pas mieux en classe (voilà toute la stimulation qu'emploient certains). En revanche, Dominique aimerait attribuer à un fait de guerre (peut-être héroïque) l'état dont il souffre et, surtout, cet agneau aimerait être capable de terroriser sa classe, son maître et le directeur.

Toujours est-il que la fin tragique du texte est refusée par la classe. Je n'y suis pas étranger, ayant demandé si, à 19 ans, on était trop vieux pour faire un métier qu'on aimait. Devant ce refus du suicide, Dominique raye les dernières lignes et revient avec la conclusion suivante :

Un jour, un monsieur cherchait un homme, il trouva l'idiot, il était bien fort, alors il lui demanda : « Veux-tu venir travailler avec moi ? » « Oui, oui. » « Alors viens, monte sur mon bateau et viens dans ma cabine, je vais te donner des habits et tu vas faire un bain. Après je te présenterai à mon équipage, ils sont 9, avec toi ça fera dix. Mon bateau s'appelle l'Aurore ».

Il le fit sous-chef. Le bateau était grand, alors il vit toutes les îles de l'Océan atlantique. Mais le bateau fut pris dans une tempête, il y avait un trou à la coque et il coulait. On mit les deux canots mais il n'y eut que 5 hommes qui réussirent à fuir. L'idiot mourut à 81 ans et les autres hommes moururent avec lui dont le capitaine.

Certes, on ne peut plus lui reprocher de faire mourir son héros parvenu à un âge canonique. A noter que, dans la nouvelle version, le capitaine parle, c'est lui qui prend la conduite du récit et par conséquent la responsabilité des opérations.

Les jours suivants, cinq textes moins personnels : **La fleur des nains (n° 20)**, pastiche d'un conte de Grimm - **La main qui tue (n° 21)**, une main coupée commet des crimes - **Les puces (n° 22)**, des milliers de puces envahissent les vignes, puis se font exterminer. Dominique le barre après l'avoir écrit et, à plusieurs reprises, il raturera des textes qu'il juge inférieurs à sa production favorite - **Le monsieur et l'enfant perdu (n°23)**, l'homme et l'enfant de sa voisine vont se promener dans la forêt épaisse, l'homme a emmené une boussole et une carabine, heureusement car un scorpion vient vers eux, il le tue - **L'enfant perdu dans un vieux château à fantôme (n°24)**, nouveau texte d'épouvante. Dominique termine par cette phrase : *une panthère noire va le dévorer, mais au petit matin il se réveille dans son lit et il avait rêvé tout cela.* Puis il barre le titre qu'il remplace par : **Le rêve.**

Le 6 janvier, Dominique semble revenir à la symbolique du bâton avec :

La règle trouvée (n° 25)

Il était une fois une petite fille qui allait à l'école et elle n'avait plus de règle. Le matin, elle dit à sa mère : « Maman, je veux que tu me prennes une règle car je ne la trouve plus ». Alors la mère alla aux journaux et ramena sa règle, alors elle la prit et elle partit à l'école. Et il y avait un trou dans sa carte (son cartable, en Normandie) et elle perdit la règle. Elle était partie en retard, personne ne la ramassa.

A dix heures un vagabond passait par là, il vit la règle par terre et il la prit. Et s'en allant il trouva un dessinateur qui voulait la règle et il la vendit 500 francs et le dessinateur repartit à son atelier content.

Mais le vagabond avec son argent, un enfant passant devant lui, lui demanda : « Avez-vous 100 francs à me donner car je suis un enfant perdu ». Alors il donna tout son argent et il repartit content.

Mais la petite fille n'avait plus jamais de règle car on savait qu'elle la perdrait dès les premiers jours.

Le 11 février, un texte proche de **L'idiot** :

Le coléreux (n° 26)

Il était une fois un coléreux qui voulait toujours tout mais on ne lui servait pas, on lui disait : « Tu l'auras pas », il se mettait en boule, c'est-à-dire qu'il prenait facilement des colères. Il voulait avoir un surnom car, quand il était petit, son nom était l'idiot, comme son frère marin qui était mort dans un naufrage. Il voulait le nom d'André.

Deux ans après, il avait dix-sept ans, il voulait faire un métier mais il ne savait pas lequel. Il voulait être menuisier, mais ne savait pas bien travailler dans la charpenterie, alors on le mit à la porte.

Il alla dans un pays où il n'y avait presque pas de gens. Il voulait travailler dans les chemins de fer, mais il ne savait pas. Une semaine plus tard, il trouva un métier facile : balayeur. L'hiver approchait, il y avait dans les ruisseaux de la neige et de la glace à dégager. Tous les cantonniers devaient casser la glace, alors il a quitté ce métier pour en trouver un plus agréable car il ne gagnait pas beaucoup d'argent. IL voulait être charbonnier, il resta quatre ans dans ce métier.

A vingt et un ans, il voulut se marier avec une cliente qu'il avait beaucoup servie. Quand ils se marièrent, il voulut avoir beaucoup d'enfants, il en a eu trois. Le plus petit avait trois mois, il s'appelait Michel. Le deuxième avait presque six ans et s'appelait André comme son père. Le plus grand était bien fort, il avait vingt-cinq ans, mais le père vint à mourir. On l'enterra le dimanche et l'aîné prit le commandement de la maison avec sa mère. Il avait maintenant presque vingt-cinq ans, sa mère quarante-neuf.

Le grand frère voulait se marier et quitter son foyer, mais la mère lui dit : « Tu ne vas pas faire ça. Je vais bientôt mourir et les deux petits vont devenir orphelins ». Mais le grand refusa de rester, il se maria, resta quelques jours à la maison.

Quand sa mère mourut, il eut honte de partir en laissant ses frères tout seuls car ils étaient tous petits, ils n'allaient presque jamais à l'école parce que la mère et le père étaient souvent malades et il fallait les soigner et faire les courses. C'est pour cela qu'ils n'avaient pas appris grand-chose à l'école.

Le grand ne quitta pas ses frères, il refonda le foyer avec sa femme Huguette, elle voulait bien. Le mari trouva un bon travail dans une usine de coton. Les deux frères trouvèrent aussi un métier, l'un avait maintenant vingt-quatre ans et l'autre vingt-deux et ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants gentils et beaux. Et le père mourut à soixante-cinq ans. Il fut tué . Vous voulez savoir comment ?

Il a été tué : il tenait une bijouterie et la nuit des voleurs rentrèrent en cassant la vitre. Le monsieur vient voir ce qui se passe. Quand on le vit entrer dans le magasin par la porte de la cuisine, les voleurs dirent : « Haut les mains » mais le monsieur avançait toujours, alors les voleurs tirèrent avec un silencieux dans la tempe et il tomba mort. Les voleurs sont partis sans rien prendre car la femme avait entendu du bruit dans le magasin et elle téléphona à la police et les voleurs furent pendus deux jours après.

Dans ce long texte, Dominique prolonge l'histoire jusqu'à la troisième génération (presque la quatrième car les jeunes fils du héros du début sont élevés par leur frère aîné comme ses enfants. La fin policière semble surajoutée à l'histoire qu'elle respecte mal (l'homme qui travaillait dans le coton se retrouve patron d'une bijouterie). Cela permet de réintroduire du

drame à un moment où cela semblait se terminer comme les contes (... et eurent beaucoup d'enfants gentils et beaux).

Pendant le mois suivant, Dominique ne me montre qu'incidemment les textes qu'il écrit. Grâce au cahier, je les retrouverai par la suite (sauf lorsqu'il a arraché la page), mais plusieurs textes non datés se situent entre le 12 février et le 13 mars.

Le toutou devient méchant (n° 27)

Il y avait une fois un monsieur qui avait un beau toutou qui s'appelait Mirette et qui avait cinq mois. Il ne marchait presque pas, alors il sortait avec son maître, il avait une laisse et il n'aimait pas du tout ça. Il voulait retrouver la liberté car il voyait dans la rue des chiens très contents d'être en liberté.

*Et le petit chien qui avait maintenant huit ans pouvait courir comme il voulait et on ne le sortait pas parce qu'il était devenu très méchant et il avait mordu **mortellement**, même son maître qui l'avait élevé et il ne fallait pas le sortir car, si on le dérangeait, on savait qu'il avait tué déjà une personne qui ne savait pas qu'il était très méchant. Un jour, un monsieur le tua et il fut arrêté, car il devenait un bon chien qui avait arrêté un voleur. On ne pensa plus à ce chien car il était mort.*

Dans ce récit confus qu'il ne me fera lire que plus tard, le fait que Dominique se projette dans tous ses textes, me laisse deviner qu'il traverse une période difficile. Je souhaiterais qu'il soit vu par un psychologue, sinon un psychiatre, mais le service d'hygiène mentale prend alors des rendez-vous pour dans six mois et rien dans le comportement scolaire ou familial ne semble justifier une urgence. Je souligne cette réalité pour montrer que j'ai alors nettement conscience de mes limites d'éducateur. Loin de jouer les apprentis sorciers, faute d'autres recours, nous chercherons tous ensemble, par toute la vie de la classe (de la piscine aux ateliers de travaux manuels), à l'aider à surmonter ses difficultés.

Après une page déchirée, un autre texte qui ne respire pas la sérénité :

L'homme qui disait l'avenir faux (n° 28)

Il y avait une fois un homme qui disait l'avenir et il était venu dans une foire et, le dimanche, un petit garçon qui s'appelait Jean-Louis est venu à la foire et il lui demanda son avenir. Le magicien lui dit de s'asseoir et il s'assit, alors il prit la boule magique et il dit à la boule : « Donne-moi ton image » et il le répéta trois fois et une image apparut et il lui dit :

« Plus tard, quand tu auras vingt ans, tu n'iras pas au régiment et à la place tu te marieras avec une femme qui s'appellera Nicole Leroux et tu auras trois garçons. L'un s'appellera Philippe, le deuxième s'appellera Gérard et le troisième Pierre. Et les deux premiers seront bandits à vingt et un ans et voleront des bijouxeries.

Pierre sera prêtre et il mourra à cent quatre ans, mais les autres : Philippe et Gérard seront mis en prison pendant cinquante ans et au bout de cinquante ans ils finiront leurs jours à une corde, pendus. Et toi, tu seras toujours bon pour les malheureux qui sont dans la rue et tu vas tuer ta mère si tu rentres à la maison ».

Et il ne l'a pas cru et il est rentré à la maison et il disait : « Il va pas falloir tuer ma maman car elle est trop bonne ». Quand il rentra à la maison, il ne tua pas sa mère et il s'est douté que tout ce qu'il m'avait raconté était faux.

On sent affleurer des fantasmes que le lapsus de la dernière phrase confirme comme ressentis. Ce qui est frappant, c'est l'alternance entre le mal et le bien (les bandits et le prêtre, tu seras bon et tu tueras ta mère). Au milieu de cette confusion, il tente de s'accrocher à sa volonté et celle-ci semble triompher.

Les 29^e et 30^e textes constituent une histoire assez banale en deux épisodes sur un chien et un chat. Le 31^e semble reprendre un conte populaire où un jeune paysan débarrasse le pays d'une bête à cinq têtes. Dominique a barré ce texte après l'avoir écrit. Le 32^e décrit une bataille entre deux enfants comme un combat épique. Le texte suivant : **L'histoire d'un crime** est rayé et Dominique a écrit « *mal* ». En revanche, il écrit « *mieux* » au-dessus du suivant :

Le vagabond (n°33)

Le fermier travaille depuis six heures et il a commencé à servir la bouillie au cochon. Après il est parti labourer le champ. Pendant ce temps, la femme du fermier a reçu un vagabond et il a demandé à coucher dans la paille où il y a des souris, alors il demande de coucher dans le lit. La femme dit : « Je veux bien, que cette nuit parce que mon père est parti à Paris à midi et il rentrera vers trois heures du matin ». Alors il dit : « Je veux bien et, à une heure du matin, j'irai dans la paille, comme ça il me laissera ». A minuit il ne pensa plus au père et quand il s'en aperçut, il était trop tard, alors il fallait se cacher, mais où ? On réfléchit et on trouva une cachette sous le lit, mais comme le père fut arrivé, il vit sur la descente de lit les bottes du vagabond, alors il dit : « Il y a quelqu'un ici. Ah ! ah ! ah ! Tu veux me tromper ». Alors il prit une flèche enflammée et la jeta dans le tas de paille et ça flamba. Le vagabond partit et on ne le vit plus jamais. Quand au fermier, il eut un pavillon à l'entrée de la ville de Paris.

Ce texte dont Dominique est satisfait crie à nouveau le désir de remplacer le père (la confusion mari-père habituelle chez les petits est ici révélatrice puisque le fermier n'a apparemment pas d'enfant).

Les amis inséparables (n° 35)

Il était une fois dans le petit pays de Bourges, deux enfants orphelins, ils étaient jumeaux . Ils étaient les meilleurs copains du monde. Ils jouaient ensemble à cinq ans. Et à quinze ans ils durent se séparer parce qu'il y avait la révolution. Ils se retrouvèrent sous les ponts de Paris, ils se dirent bonjour et ils s'embrassèrent, ils allèrent boire un verre . Et après, ils avaient vingt ans. Ils allèrent au régiment et ils y allèrent tous les deux et ils furent séparés car ils n'étaient pas dans le même bataillon. Neuf mois après, ils étaient tous entraînés et il y eut une guerre mondiale qui dura cinq ans et pendant la guerre un des deux amis qui avait trente ans a été touché à la tête par un obus et il mourut tout de suite, mais l'autre ami le vit. IL s'en va plus loin et retourne à la bataille, mais il voulait mourir avec son copain, alors il retourna près du corps et prit son revolver et il se tira trois balles dans la tête pour mourir tout de suite.

Le n° 36, **Les trois scorpions mortels**, daté du 13 mars a été rayé. J'arrive à lire qu'un homme ayant acheté des scorpions se fait piquer par l'un d'eux sur une île déserte et meurt.

Le 16 mars, Dominique écrit :

La bête anormale (n° 37)

Il était une fois un grand chien qui avait 15 ans. C'était d'une chienne qui avait fait des petits deux jours avant sa mort. On nourrissait les petits comme on pouvait. Elle avait fait cinq petits et il y en avait quatre de morts et le dernier ne mourut pas.

Quand il eut 7 ans, le chien ne faisait pas de petits, alors il était anormal car il était né avec une chienne malade. Mais le petit chien parlait, il pouvait faire des conversations en cachette, car il ne fallait pas que tout le monde le sache. Mais il avait fait une conversation avec un journaliste et il avait marqué dans le journal tout ce qu'il avait entendu, mais le chien qui avait appris ça était furieux et il s'enfuit dans la campagne. Il était sale, il était gras, il était déjà vieux. Il avait 10 ans. Il trouvait un os par ci par là. Un jour quelqu'un le vit et le prit.

Sachant à quel point Dominique se projette dans ses textes, je ne peux m'empêcher de me sentir interpellé : ne suis-je pas le journaliste coupable de répéter tout ce qu'il a entendu. Peut-être a-t-il remarqué que je discutais à son sujet avec mon collègue directeur et même, un jour, à la psychologue de passage qui ne pouvait nous accorder qu'un court moment. Comme cette interpellation ne se fait que sous forme symbolique, j'y réponds sur le même mode, au cours de la discussion en groupe, en supposant que le journaliste, émerveillé de rencontrer un chien qui parle, veut faire partager sa découverte à d'autres, sans aucune mauvaise intention de trahir des secrets.

C'est souvent ainsi que je réagis à un texte symbolique, en intervenant comme les enfants dans le sens de l'histoire. Cela me semble moins dangereux et mieux accepté par l'enfant puisque c'est à « l'auteur » que s'adresse la remarque et non à lui. Il peut néanmoins en tirer des leçons personnelles. Le 19 mars, nouveau texte :

Les trois merles (n° 39)

Il y avait une fois trois merles qui étaient devenus amis par leurs anciens parents, ils se suivaient toujours. Et un beau jour, un des merles n'était pas d'accord, alors ils se séparèrent et ils n'étaient plus que deux. Ils n'étaient plus aussi heureux qu'avant et pourtant les parents leur avaient dit : « Si vous voulez être heureux, il ne faudra jamais vous quitter ». Mais ils ne se rappelaient plus, alors ils étaient de plus en plus malheureux.

Mais un jour, un des deux merles fut tué par un chasseur. L'autre le vit tomber à l'eau, il essaya de le sauver, mais le chasseur le tua du premier coup de fusil. Il n'en restait plus qu'un sur trois et c'est moi le dernier merle de la troupe. C'est moi qui vous ai conté l'histoire des trois merles et maintenant je vais bientôt mourir sans avoir des petits. Adieu

J'avoue que ce garçon me laisse souvent pantois par son art de la volte-face qui retient l'attention du lecteur au moment où elle pourrait se relâcher. Manifestement, Dominique ne pensait pas écrire son texte à la première personne quand il l'a commencé. Celui qui parle est le responsable de l'éclatement du groupe.

Un détail revient trop souvent pour ne pas être troublant : celui de la stérilité. Dominique n'a que 12 ans, sa puberté n'est pas amorcée, il semble physiquement normal. J'ignore ce qu'il a pu entendre à ce sujet. Trop souvent, des imbéciles (appartenant parfois hélas ! à la famille) disent à des jeunes en difficulté : « *Si tu continue comme ça, tu seras clochard, tu ne pourras pas avoir une famille* ». Je suppose que l'angoisse de la stérilité relève de discussions de cette nature.

Le lendemain, 20 mars, pendant le travail individuel, Dominique, très angoissé, me tend un papier où il a écrit : « *Le voleur qui tue le roi, comme moi, c'est-à-dire je le tuerai* ». Comme je n'ai ni le temps, ni l'intention de discuter devant les autres sur un tel thème, je me contente d'ajouter sur son papier : « *Quelle idée de tuer un roi qui ne lui a rien fait* ». Il revient peu de temps après avec un dessin informe, accompagné de cette légende : « *Il sera mort et je me tuerai après car je suis un criminel. Devinez ce que je veux tuer, je tuerai de la fenêtre* ». Je réponds, toujours par écrit, tandis que les autres travaillent : « *Est-ce que quelqu'un t'a fait du mal pour que tu veuilles le tuer ?* » Il revient après avoir écrit : « *Non, mais j'ai une tâche à remplir, c'est très sérieux (puis, un moment après) car plus tard dans la vie je pourrais être bandit si je vous dis pas tout de suite ce que j'ai à vous dire. Ceci est très urgent, forcez-moi à le dire. J'ai l'idée de tuer si je le dis tout de suite* ».

Je propose à Dominique de rester un peu après la classe, il est incapable d'en dire plus. Il me dicte un nouveau texte dont j'espère tirer quelques lueurs. Mais c'est l'histoire assez banale d'un homme riche qui secourt les malheureux, les vagabonds, les clochards. J'explique à Dominique que je ne crois pas qu'il puisse être criminel. Il est parfois

malheureux, il a peut-être envie de se venger, mais c'est un brave garçon, je sais qu'il ne fera de mal à personne.

Comme les vacances de Pâques vont bientôt avoir lieu, je lui fais promettre de raconter ses textes au retour en classe. Je veux qu'il sente mon soutien affectif pendant ces quinze jours, je le suggestionne jusqu'à ce qu'il ait, lui aussi, envie de revenir écrire ses textes à la rentrée. Peut-être, après tout, sa crise d'angoisse ne provient-elle que de la perspective de se retrouver sans le soutien de la classe, je n'en sais rien et ne le saurai jamais.

Au retour des petites vacances, Dominique semble heureux de nous retrouver, sans grandes démonstrations d'ailleurs. Son premier texte renoue avec celui de la bête anormale :

La vache et le veau (n° 41)

Il était une fois une vache qui avait dix ans et elle devait faire un petit veau. Il ne pouvait pas se mettre sur ses pattes, il était malade alors on demanda à l'endormir pour le soigner. Au bout de deux jours le vétérinaire dit : « Hélas, il va mourir et n'aura jamais la vie normale ». Sa mère dit : « Puisqu'il va mourir il faut que je meure avec lui car je lui avait dit : si tu meurs, je mourrai aussi avec toi et je tiens ma promesse alors je veux aller près de mon veau et je veux mourir, alors tuez-moi ». Le fermier prit la carabine et les tua tous les deux et on vécut une vie heureuse.

On sent encore l'attachement morbide mère - enfant, peut-être renforcé par les deux semaines de vacances. Un peu plus tard, je lui demande : « Peux-tu me dire ce que signifiaient les histoires de crime contre le roi que tu racontais avant les vacances ». Il répond : « Je n'ai pas compris ce que vous voulez dire, expliquez plus clairement ». A-t-il donc tout oublié en quinze jours ? – Tu disais : « Plus tard je serai criminel, je tuerai le roi » Qu'est-ce que ça voulait dire ? A quoi pensais-tu ? – Je pensais à la mère que j'ai vue quand j'étais petit, il y avait un roi, c'est pour ça que je suis toujours comme ça, c'est pour ça que je veux tuer. A présent vous avez compris.

Et tout à l'heure, c'était moi qui n'étais pas clair ! Je n'insiste pas, je dis à Dominique que s'il a quelque chose à dire ou à écrire, il peut le faire. Il revient après avoir écrit sur un papier : *Il était une fois dans une colonie quelqu'un qui voulait me donner tort. Un jour, après la sieste qui durait une heure, après il fallait faire son lit et tous les gars du dortoir étaient contre moi, même le moniteur que ce fut dans ma colère et, dans mon cœur, je me suis dit : « Je me vengerai ».*

Une telle colère a sans doute existé, peut-être même le désir de vengeance mais, à part la privation de la mère, quel lien avec l'angoisse qui précéda les vacances ? Qu'importe je n'insiste pas. Dominique écrit à nouveau plusieurs textes qu'il ne me montre que par la suite :

La folle (n° 42)

Il était une fois pendant la guerre une petite fille qui avait reçu sur la tête une balle de carabine et elle était partie à l'hôpital et quand on lui retira la balle, le médecin dit : « On l'a sauvée trop tard et elle deviendra folle toute sa vie » et on n'a pas cru le médecin. Alors on la dressa. A quarante ans, on dit : « Le médecin avait raison ». Alors le père prit la carabine et il le tua.

Et Dominique a ajouté le post-scriptum suivant :

Quand elle prenait ses crises de nerf, il ne fallait pas la déranger, car elle cassait tout sur son passage et elle se mettait toute nue.

Le texte 43 reprend l'histoire d'une folle :

Le frère dit : « Petite folle, veux-tu me donner ça. Si tu ne le donnes pas, tu vas te blesser car le couteau est très coupant et si tu te coupes la main, il faudra te mettre une main en plastique ».

Alors elle lui donna mais tout de suite après avoir donné le couteau, elle eut une crise. Alors elle prit la carabine, la chargea et tira sur son frère. Heureusement, elle ne tira que dans l'épaule et le frère appela le médecin, son père, et quand elle était énervée, il fallait la prendre par la main et il fallait lui donner un médicament spécial et il fallait qu'elle se repose sans la déranger.

On l'emmena chez un bon médecin qui la soigna et elle ne fut plus jamais folle de sa vie, elle vécut heureuse et elle se maria et eut beaucoup d'enfants.

Dominique semblait partir sur les mêmes bases, mais son deuxième texte se termine bien.

Un soir suivant, son père vient le chercher à la sortie de l'école, je suis prêt à lui parler de ce qui m'inquiète chez Dominique, mais lui m'arrête en disant sa satisfaction de l'évolution du comportement de son fils à la maison : jamais il n'a posé aussi peu de problèmes et son niveau scolaire s'est nettement amélioré (ce qui est incontestable). Ce serait trahir Dominique que de montrer les textes qui m'inquiètent. Sans doute faut-il en conclure que l'expression de ses fantasmes le libère et le détend. Il s'est longtemps cru anormal, peut-être fou, et il a besoin de se débarrasser de cette crainte en inventant ses histoires. Je ne puis rien faire de mieux que de le laisser parler de ses angoisses et de le rassurer sans cesse sur ses propres possibilités, car tous les blocages, scolaires et autres, sont en train de disparaître.

Le texte suivant est anodin : **Le chaton perdu (n° 44)**. Puis viennent deux textes jumelés par le titre : **Les cochons (n° 45)**, histoire d'une invasion de cochons se terminant par un carnage, puis : **L'enfant cochon (n° 46)** où Dominique semble se complaire dans la saleté de son héros, tué dans un accident. Un texte d'aventure **Les naufragés (n° 47)**, puis deux textes de bagarre épique et invraisemblable : **Le fada et le pourri (n° 48)** et **La bagarre de deux femmes (n° 49)**. Dominique semble avoir besoin de se défouler dans ces textes qu'il ne lit pratiquement jamais à la classe.

Plusieurs histoires d'orphelins : **Le petit garçon perdu (n° 50)**, un orphelin meurt persécuté dans un souterrain par un autre garçon. **Le petit coyotte (n° 51)**, orphelin lui aussi, recueilli par un homme qui finira quand même par le tuer « parce qu'il était souffrant ». **Le son magique (n° 52)** où une orpheline réconcilie tout un pays avec son violon magique, mais elle meurt et tout le monde va à son enterrement. Tout comme **La piscine (n° 53)** où un pauvre garçon, le seul de la classe à ne pas savoir nager, se noie dans la piscine. Après **L'incendie (n° 54)**, **La femme maigre (n° 55)** dont l'héroïne s'envole par grand vent, puis mange tellement pour s'alourdir qu'elle éclate. **La vieille grand-mère (n° 56)** est un conte peu personnel où les animaux aident une vieille femme qui les a sauvés à gagner le concours de la plus belle maison.

Dominique semble aimer le jumelage de deux textes avec des titres semblables. Après un chat qui se tue à force d'avoir mangé des souris (n° 57), c'est :

Le chat et la mère (n° 58)

Il était une fois un chat qui voulait s'évader de sa mère qui lui donnait toujours la fessée et le petit chat partit la nuit.

Le matin elle le chercha et elle ne le trouva pas. Le petit chat était caché dans un arbre creux qui était dans un champ et il dit : « Je vais me venger » et il alla dans la maison pendant la nuit et il mit dans le lit une bête mortelle. Et quand elle se coucha, la petite bête la tua et le petit chat fut très content. Mais trois jours après il fut malheureux car il ne pouvait plus avoir de lait de sa mère et il dit au prêtre : « J'ai tué ma mère et je veux me pardonner ». Le prêtre dit : « Je te pardonne. » Et il fut très content et trois jours après dans la rue quand il traversa, une automobile le renversa et il fut tué. Le chat alla au paradis.

Nous arrivons en juin. Alors que j'étais absent, Dominique écrit ce texte qui semble être une sorte de bilan de son année dans la classe :

L'enfant anormal

Il était un petit garçon qui commença l'école à six ans. Il alla dans une école maternelle. Il faisait toujours l'imbécile et un jour sa mère vient à l'école et elle parle à la directrice qui dit : « Ce garçon est trop grand, il doit aller dans une autre école. » et la mère dit : « Je veux bien mais laquelle école ? » « L'école qui se trouve au Tronquet. » Et 5 jours après la rentrée, il alla à l'école libre, mais il travaillait toujours aussi mal.

Au milieu de l'année, il était dans une classe de bébés et il était 5^e mais ma mère dit : « J'aime pas bien parce que tu es dans une classe de bébés. » La mère écrivit dans une école de perfectionnement et au bout de quatre mois elle put le faire rentrer.

Le petit garçon rentra le lundi, il alla dans une classe où il savait tout faire et deux jours après il fut dans une classe de grands. Il travaillait si bien qu'il fut toujours premier et, 3 mois après, il fut guéri. Et il put rentrer dans une école pour apprendre un métier. Il fut content et heureux et il ne regretta jamais l'école de perfectionnement qui avait fait son bonheur et à 75 ans il mourut dans la joie car il avait gardé des photos de l'école de son bonheur.

Ayant changé de classe, je ne l'ai plus revu après les vacances. J'ajoute pour conclure que, comme il l'avait prévu, Dominique, après un apprentissage sérieux, est entré dans la vie professionnelle. Peut-on dire qu'il a été définitivement sauvé ? La société reste cruellement traumatisante à ceux qui ont mal démarré dans la vie. Du moins pouvons-nous espérer qu'il est reparti avec de meilleures perspectives et qu'il a maintenant appris la notion du bonheur. C'est au moins aussi important que ses réels progrès scolaires.

Document n° 7

Qui aura le vélo sans Solex ?

Le vélo-solex que j'avais acheté d'occasion a définitivement rendu l'âme, après plusieurs réparations. J'ai décidé de l'amener en classe pour faire démonter par les plus grands la partie motrice, afin qu'ils voient de près un moteur simple.

Mais très vite la question principale devient : « Que va devenir la partie vélo débarrassée du moteur ? » A vrai dire, je n'ai aucune intention de garder ce vélo pour mes jeunes enfants qui en ont à leur taille. J'ai tout de suite envisagé de le donner à l'un des élèves (je pense à Pierrot, enfant de famille nombreuse qui n'en a pas encore), mais je vois aussi Bertrand et Gérard tourner autour du vélo, tenir les poignées du guidon, épousseter la selle. Ils possèdent déjà un vélo à leur taille, mais celui-là a servi au maître et ils le considéreraient comme un cadeau précieux. Comme rien n'oblige à trancher rapidement, j'attends.

Jusqu'au moment où, à la rentrée de récréation, Pascal m'aborde d'un air triomphal : « Ça y est, nous savons quoi faire du vélo. On en a parlé en récré. On va le donner à Pierrot qui n'en a pas. » Je suis heureux qu'ils aient pensé la même chose que moi, mais je sens aussitôt qu'il faut dépasser cette décision informelle.

– Ah ! bon, il appartient à qui le vélo ? – A vous, M'sieu. – Et alors, vous donnez quelque chose qui ne vous appartient pas ? – Oh ! M'sieu, qu'est-ce vous allez en faire ? Le sourire s'est transformé en air déçu.

– Attendez, il y a une solution. Si je donne le vélo à la classe, vous pourrez décider quoi en faire. Le sourire revient et Pascal se tourne vers Pierrot en semblant dire : tu as le vélo. Attendez, ce n'est pas fini. Depuis quand prend-on les décisions dans la cour sans voter ? Pascal, tu diriges le vote. Pascal demande aussitôt qui choisit de donner le vélo à Pierrot, je l'arrête : « Il faut demander d'abord qui voudrait le vélo. »

– Qui voudrait le vélo ? Trois mains se lèvent (celles de Pierrot, Bertrand et Gérard, ce qui ne me surprend pas). Aussitôt, les autres enfants répondent énergiquement aux deux

derniers : « *Vous, vous avez déjà un vélo, Pierrot n'en a pas !* » J'insiste pour qu'on écrive les trois noms au tableau. Au moment du vote, tous choisissent Pierrot, même Bertrand et Gérard, peut-être un peu par peur des autres, peut-être aussi parce qu'ils se sont rendu compte que Pierrot en a plus besoin qu'eux.

Quand Pierrot reçoit le vélo, je me tourne vers la classe, en souriant notamment à Bertrand et Gérard : « *Je crois que vous avez pris une bonne décision.* »

Document n° 8

Jean-Pierre m'a dit : « **Moi, je suis menteur** »

Jean-Pierre, troisième enfant d'une famille de six, est décrit dans son dossier psychologique comme instable, jaloux, pleurnichard et mouchard. La mère, à qui le médecin a signalé que cet enfant fragile avait besoin d'attentions particulières, a répondu : « *J'ai six enfants. Pour tout le monde pareil.* »

A son arrivée dans ma classe, je sens que ce garçon de 11 ans voudrait monopoliser mon attention et mon affection. A plusieurs reprises, il me tutoie et, devant mon regard interrogateur, se reprend aussitôt : « *Excusez-moi, je vous prenais pour mon moniteur de la colo !* » Un simple hochement de tête lui fait comprendre que je ne suis pas dupe. Je précise qu'à cette époque où le tutoiement des instituteurs par les enfants était totalement exclu, je ne l'encourageais pas, sans pourtant l'interdire. Certains enfants immatures tutoyaient parfois comme à la maternelle et je ne les encourageais pas à rester « petits ». Sans les gronder, je laissais les autres leur rappeler qu'on me disait : vous. Le vouvoiement n'a d'ailleurs jamais fait obstacle à la communication de plain pied et certains élèves osèrent me dire ce qu'ils n'avaient jamais avoué à leurs parents et même à leurs copains.

Très rapidement, Jean-Pierre a compris qu'il peut compter sur moi chaque fois qu'il en sent le besoin, mais que je ne me laisse pas accaparer par un seul de mes élèves. Son principal problème est l'impulsivité irréfléchie. Lors de la première séance de piscine, le maître-nageur a demandé quels élèves savaient déjà nager. Jean-Pierre a levé la main et, amené à plonger dans le grand bassin, il a bu la tasse car il ne nage qu'en imagination. Toujours prêt à démarrer une action, avant même de savoir ce qu'il va faire, il m'oblige à le retarder jusqu'à ce qu'il ait énuméré le processus qu'il va suivre. Et, grâce à cette inhibition de l'action immédiate, il réussit de mieux en mieux.

Monsieur L. a-t-il une mère ?

Nous nous comprenons souvent d'un simple regard. C'est pourquoi je remarque qu'il est préoccupé en rentrant un après-midi de récréation. Sans que j'aie eu à le questionner tout haut, il me dit d'un air effaré : « *Monsieur L. a une mère ?* » En effet, Jean-Pierre était près de nous quand le directeur m'a montré sa montre en me disant que c'était un cadeau de sa mère. « *Bien sûr qu'il a une mère ! Moi aussi j'ai une mère. Tout le monde a une mère, sinon comment serions-nous venus au monde ?* » Je n'aurais jamais cru qu'à maintenant 12 ans ce garçon n'avait pas encore compris l'enchaînement des générations. J'en profite pour faire une rapide mise au point collective, indispensable à la prise de conscience tant historique que psychologique : chacun de nous a eu un père et une mère, même si parfois ils ne sont plus présents. Nos parents ont eu eux-mêmes des parents qui sont nos grands-parents qui ont eu aussi leurs parents, généralement décédés maintenant.

Jean-Pierre fait signe qu'il a compris. Le lendemain, je ne suis pas surpris que son texte intègre le déroulement des générations. C'est l'histoire d'un ourson que son père ours bat souvent et qui finit par s'enfuir. Il est recueilli par un homme qui le protège. Puis il retourne

dans la montagne où il rencontre une jeune femelle ourse. Tous les deux se marient et ils auront des petits ours, mais lui sera un bon père et il ne les battra jamais.

Des tensions familiales

Bien que le texte précédent semble anodin, il laisse transparaître des conflits que Jean-Pierre explicite quelques jours plus tard en clair : « *Mon père, il est toujours méchant avec tout le monde, il fait des cadeaux aux enfants de ses amis, mais nous on n'a rien.* » N'ayant jamais rencontré la famille, je ne sais plus si c'est par la rumeur du quartier ou par le gamin lui-même que j'ai appris que sa mère attend à nouveau un bébé, sept ans après celui qu'elle appelait le petit dernier, et que cela n'empêche pas le père d'avoir ouvertement une maîtresse. C'est sans doute l'écho de ces conflits dont Jean-Pierre a fait part dans son texte.

Une semaine après, il me fait lire un texte écrit sur une feuille volante et le déchire une fois que je l'ai lu. Je le transcris de mémoire : « *J'ai une grande sœur qui me maltraite, elle veut me commander, elle dit à mes parents que je suis bête, alors ça m'énerve. Elle m'énerve cette fille-là depuis qu'elle attend un bébé.* » Je le questionne sur cette sœur dont il ne m'avait jamais parlé (le dossier indique qu'elle est née d'un premier lit) : « *Quand elle n'était pas mariée, elle était gentille avec moi, j'étais son choucou. Et elle s'est mariée, elle est partie à Mulhouse. Depuis deux mois, elle habite près de chez nous. Elle va bientôt avoir son bébé et elle vient tous les jours à la maison. Maintenant elle est mauvaise avec moi.* » Je lui explique que, quand une femme attend un bébé, ça devient sa principale préoccupation et que ça la rend parfois plus nerveuse, il ne faut pas lui en vouloir.

Bientôt, il m'apporte un texte sur la naissance d'un bébé et je comprends que c'est pour lui l'occasion de me poser des questions, à l'écart des autres. Il sait déjà que le bébé grossit dans le ventre de sa mère, mais il se demande comment il va sortir. Je l'informe tout en étant surpris que, dans une famille nombreuse, avec deux frères aînés, il soit aussi ignorant de tout ce qui touche à la sexualité, mais je ne veux pas aller au-delà de ses questions.

« Moi, je suis menteur »

Quelques semaines plus tard, Jean-Pierre vient à mon bureau pendant le travail individuel, comme s'il voulait me montrer son cahier et se contente de me dire : « *Moi, je suis menteur* ». – *Ah ! avec qui es-tu menteur ?* – *Avec tout le monde.* – *Avec moi aussi ?* – *Avec tout le monde.* – *Veux-tu rester ce soir pour parler de tes mensonges ?* – *Oui.*

Mais au cours de l'après-midi, il change d'avis : « *Je ne peux pas rester, ma mère m'attend, je dois faire des courses.* » Et, sans doute pour ne pas avoir à parler amicalement, Jean-Pierre se dispute avec moi sans aucun motif. Je le garde un peu à la sortie de la classe mais, sachant que je n'en tirerai rien ce soir, je lui explique qu'il a envie de me dire quelque chose, que je ne l'oblige à rien, je l'encourage simplement à me faire confiance et à me parler comme il a déjà commencé. Au début, il répond : « *Je m'en fous ! je veux rien vous dire, c'est pas vrai !* » Il m'écoute quand même calmement lui rappeler que je l'ai toujours aidé. Nous nous quittons bons amis et il me promet un texte sur « ses mensonges ».

Le lendemain matin, Jean-Pierre arrive en classe avec un quart d'heure de retard. Il connaît la règle : tout retard injustifié est récupéré en fin de journée. Comme il est incapable de justifier son retard, je me demande si ce n'est pas une façon de se contraindre à rester ce soir. Je ne fais aucun commentaire et je lui rappelle simplement sa promesse de texte.

En fait, il en écrit deux. Le premier, intitulé *Le menteur*, ne parle pas de mensonge mais d'un garçon qui bat sa sœur pendant que ses parents sont absents. Le second raconte une histoire de voleurs de bijoux. Ayant lu ses textes, je lui dis : « *Un menteur, c'est quelqu'un*

qui cherche à tromper les autres. Toi, tu ne veux pas tromper, tu voudrais dire quelque chose mais tu as du mal à te décider, ce n'est pas du mensonge. »

Après la classe, il ne fait aucune difficulté pour rester. J'aborde d'emblée ce qu'il voudrait pouvoir confier, mais qu'il n'ose pas raconter : *Tu sais que tu peux avoir confiance en moi et que je ne répéterai à personne tes secrets. Quelqu'un d'autre sait-il ce que tu n'oses avouer ? – Oui – Risque-t-il de le dire à tes parents ? – Oh ! non – Peut-être parce qu'il en a fait autant ? – Oh ! Il y en a, leurs parents veulent bien qu'ils fument (faisant semblant de se ravisser), oh ! j'aurais pas dû le dire ! – C'est cela que tu n'osais pas raconter ? – Oui, c'est ça.*

Je ne crois pas un instant qu'une cigarette l'angoisserait à ce point. En pensant à ses deux textes de ce matin, je lui dis : *« Tu vas dire si je me trompe. Tes textes me font penser à un garçon et à une fille et à quelque chose de défendu. »*

Alors, à toute vitesse, Jean-Pierre me débite son histoire : en l'absence du reste de la famille, il s'est enfermé dans le chenil avec sa jeune sœur (10 ans) ; tous deux ont baissé leur culotte, ont regardé et touché les différences. Puis ils se sont rhabillés.

– Quand tu étais petit, tu n'avais jamais vu ta petite sœur toute nue pendant son bain ? – Non, ma mère veut qu'on prenne son bain un par un (je me souviens en effet que, dans le vestiaire de la piscine, au début, il avait peur que les autres le voient tout nu, ce qui m'avait surpris de la part d'un garçon ayant trois frères, mais rapidement il avait perdu toute gêne devant ses copains).

– Tu voulais savoir quelle différence il y a entre une fille et un garçon. Il aurait mieux valu que tu le découvres tout petit. Mais enfin, maintenant tu le sais et tu n'aurais aucune excuse si tu recommençais, même si ta sœur le demandait. Plus tard, quand tu seras grand, tu auras le droit de choisir ta femme, tu pourras la voir toute nue et elle pourra te voir tout nu, mais ta femme, tu devras obligatoirement la chercher en dehors de la famille. C'est bien compris ? Alors, plus jamais de ces jeux-là avec ta sœur. Promis ? (il acquiesce de la tête) Tu vas être soulagé d'avoir confié ton secret. N'aie aucune crainte, je ne répète jamais ce qu'on me dit.

Effectivement, il a l'air plus détendu pour repartir chez lui.

La preuve par le texte libre

Deux jours plus tard, Jean-Pierre m'apporte ce texte pour moi tout seul.

Un jour, il y avait un homme qui habitait dans un trois-mâts. Sur le bateau, il y a un garçon de 23 ans, le fils du capitaine. Un jour, le garçon plonge dans l'eau, il a vu une femme, elle était blessée à la jambe et un requin l'attaque. Le garçon prend son couteau et se bat avec le requin, il le tue. Il va chercher la fille et ils remontent tous les deux sur le bateau. Là, il l'aide à se déshabiller et elle lui raconte qu'elle avait été attaquée par des bandits qui voulaient lui prendre ses bijoux et l'avaient jetée à la mer. Tous les deux sont dans la même cabine. La fille aimait bien l'homme. Ils arrivent au port, ils se marient et ont eu beaucoup d'enfants.

Comme avec l'histoire de l'ourson, Jean-Pierre a traduit à travers un texte imaginaire qu'il a bien enregistré que c'est à l'extérieur de la famille qu'il devra assouvir ses désirs sexuels. Je ne fais pas de commentaire. J'espère avoir coupé court à toute tentation d'inceste, dans un famille où le tabou concernant la sexualité des enfants cohabite avec des échos directs de celle des adultes.

Document n° 9

Gilles et l'instituteur d'un cancre

Gilles arrive à 9 ans en classe de perfectionnement sans que je comprenne bien pourquoi. Il est décrit comme instable, ne parvenant pas à fixer son attention, mais son faible retard scolaire ne me paraît pas suffisant pour justifier cette mise à l'écart du circuit normal. Je m'efforce de lui redonner confiance en lui et il semble reprendre pied scolairement. Finalement je crois qu'il a surtout besoin qu'on lui témoigne de l'attention et un peu d'affection.

J'apprends par des collègues de son ancienne école que sa mère a quitté brutalement le domicile conjugal pour partir avec un autre homme. C'est depuis ce moment-là que Gilles, très attaché à sa mère, a perdu pied. Son père semble lui en vouloir qu'il continue de regretter sa mère. L'enfant a une sœur jumelle, très attachée au père, qui a été moins perturbée et reste en classe normale.

Un accident par imprudence

Tout va beaucoup mieux à l'école depuis quelques mois quand soudain survient l'accident. Un soir d'hiver, en revenant du catéchisme, Gilles a traversé sans regarder et s'est fait renverser par un motocycliste. Il s'en tire avec le bras gauche cassé. Apprenant qu'il se trouve à l'hôpital des enfants, je vais le voir après la classe. L'enfant a l'air heureux de me voir, mais sa tante qui vit avec le père depuis le départ de la mère, se trouve également dans la chambre. Tout en me remerciant de m'être déplacé, elle semble surprise que je puisse m'intéresser à un gamin aussi dur. Quand je demande combien de jours il va rester hospitalisé, elle me répond : « *Oh ! le plus longtemps possible ! Pensez, il est si terrible qu'il serait capable de casser son plâtre. Quand je pense que sa sœur jumelle est si calme et si gentille !* »

Instituteur d'un cancre

Bien entendu, on ne garde pas longtemps à l'hôpital un enfant avec un simple bras plâtré et, dès que j'apprends qu'il est revenu chez lui, je vais le voir après la classe pour envisager comment le remettre au travail à la maison. Son père est là avec la tante et, après m'avoir serré la main, il m'accueille par ces mots : « *Alors, comme ça, vous êtes l'instituteur d'un cancre !* » – *Oh ! n'exagérons rien. – Si, si, je sais ce que je dis : d'un cancre !*

Un peu effaré d'une telle agressivité vis à vis d'un enfant blessé, je trouve l'ouverture que je cherchais : « *Justement, comme il commençait à faire de réels progrès, je ne voudrais pas que son accident provoque un nouveau retard, je venais vous proposer qu'il reprenne la classe avec le bras plâtré.* » Aussitôt, la tante de s'exclamer qu'il est si terrible qu'il pourrait casser son plâtre. Je réponds que j'ai déjà accueilli en classe des enfants ayant un bras plâtré ; simplement il n'ira pas jouer dans la cour et je veillerai personnellement sur lui. Finalement, la perspective de ne pas être encombrée d'un enfant « si dur » incite la tante à se faire mon alliée pour décider le père à l'envoyer en classe sans attendre, avec l'espoir de progrès scolaires plus rapides.

Gilles revient donc parmi nous. Je devine que c'est pour lui un grand soulagement. Il se met courageusement au travail. Je lui fais sentir toute mon affection (et j'avoue qu'après avoir jugé très sévèrement sa mère qui a abandonné ses enfants, je commence à lui trouver quelques circonstances atténuantes). Mais l'important est de veiller à l'avenir de Gilles : « *Tu vas me dire ce que tu en penses. Pour éviter que ton père soit en colère après toi, je voudrais que tu fasses suffisamment de progrès pour retourner l'année prochaine dans ton ancienne école. Pour cela, je peux t'aider, mais il faut que tu fasses de gros efforts.* » Gilles me fait signe qu'il est d'accord, je le sens prêt à tout pour me faire plaisir. Il me demande : « *Qu'est-ce que c'est un cancre ?* » – *C'est un mauvais élève, mais tu n'es pas un cancre et bientôt tu seras un très bon élève.*

Le contrat sera rempli, avec plâtre, puis sans plâtre, mais avec une forte confiance réciproque. Je conserve un souvenir attendri du premier texte libre de Gilles à son retour en classe. Je ne suis pas sûr qu'il soit conscient de la charge d'humour vengeur qu'il y a mise.

Un jour, une petite fille qui s'appelait Marie-Christine ne faisait que des bêtises. Un jour que sa maman était partie aux courses, elle sauta par-dessus la fenêtre et se cassa le bras.

Sa mère revenait des courses, elle vit sa fille pleurer. Elle lui dit : « Qu'est-ce que tu as à pleurer ? » Elle dit en sanglotant : « J'ai sauté par-dessus la fenêtre et je me suis cassé la bras ». La mère eut peur, elle reprit ses esprits, elle téléphona au docteur. Plus tard le docteur arriva et dit : « Votre fille s'est cassé le bras ». Alors le docteur appela l'ambulance et on la mit sur une civière.

Dès l'arrivée, on la transporta sur un chariot et on la mit dans un lit. On lui présenta une seringue pour une prise de sang, elle n'était pas rassurée. On prit son bras, on lui mit un caoutchouc et on lui enfonça l'aiguille, elle se mit à crier et à pleurer et cassa l'aiguille. On prit des pinces spéciales et on saisit l'aiguille, la prise de sang est ratée et, cette fois, la prise de sang est réussie. On lui mit un plâtre, elle se leva pour le petit déjeuner, elle commença à faire tomber son bol de café au lait et la dame de service la disputa, elle cassa une assiette en mangeant. Le soir venu, elle voulut boire et renversa le verre d'eau. Elle cassa son plâtre et le médecin a dit : « On la déplâtrera demain pour lui faire le re-plâtre. » Le lendemain, on la descendit par l'ascenseur, elle revint avec son plâtre. Pendant 30 jours, elle avait son plâtre. Le médecin vint avec une civière et on la mit sur une table, elle vit une scie électrique et on la déplâtra, elle retourna chez elle, elle promit d'être sage toujours. Le 15 mai, elle pourra retourner à l'école.

Bien entendu, certains enfants faisant le lien avec le bras plâtré de Gilles ont dit : « *Mais c'est toi !* ». Gilles a répondu que c'était l'histoire d'une petite fille. Je me suis gardé d'ajouter que Marie-Christine était le prénom de sa sœur jumelle sur laquelle il a accumulé toutes les bêtises prédites sur son compte, alors qu'il n'avait rien fait d'autre que de subir un accident de la route, heureusement pas trop grave.

Comme convenu, Gilles a pu retourner dans son ancienne école à la rentrée suivante, avec un retard presque comblé.

Document n°10

Christophe et les pulsions de mort

Christophe est arrivé dans ma classe à l'âge de 11 ans. Il est très docile, peut-être un peu trop, et l'on peut se demander pourquoi, avec un retard mental assez léger, on n'a pas pu le maintenir dans le circuit normal. Son travail scolaire est moyen, mais convenable, et il semble tout faire pour passer inaperçu. Sa seule singularité est le judo qu'il apprend dans un club avec son père.

Le vrai judo n'est pas comme le nôtre

Désireux de sortir Christophe de l'anonymat, je lui propose de nous expliquer le vrai judo. Car, depuis des années, nous avons l'habitude d'appeler judo ce qui s'apparente plutôt à de la lutte. Nos règles sont très simples. Sur une pelouse ou dans une salle au sol souple et propre (ce qui est rare), les enfants se déchaussent, se mettent torse nu si le temps le permet et s'assoient en cercle. Tout à tour, chacun choisit son adversaire qui est libre d'accepter ou non le défi. Les deux combattants se font face et le but est de renverser l'adversaire et de le

maintenir les épaules au sol, le temps de compter jusqu'à 5. Quand le sol n'est pas assez souple, les adversaires se mettent à genoux pour éviter de se blesser en chutant.

Le libre choix de l'adversaire est très significatif. Quand un costaud choisit un plus faible, c'est le signe d'un manque de confiance en soi. Parfois, d'ailleurs, le « faible » plus nerveux se défend bien, ce qui met en rage le plus fort (j'en ai vu parfois pleurer). Nous essayons ensuite d'analyser le match, collectivement ou individuellement. J'ai constaté que cela renforçait la confiance en soi de chacun.

Notre judo à nous est beaucoup plus psychologique que sportif et Christophe a raison de contester le nom que nous lui donnons. Il nous explique les différentes prises du vrai judo, avec leur nom en japonais. Je précise alors pour tous les enfants que ce judo-là est un sport très précis qui s'apprend dans un club avec des entraîneurs compétents et que je refuse qu'on le pratique n'importe comment à l'école, ce serait trop dangereux. Christophe est d'accord et, pour éviter toute confusion, nous décidons d'appeler « lutte libre » le combat que nous pratiquions depuis longtemps.

L'apparition de pulsions de mort

Alors que Christophe passait plutôt inaperçu, en dehors des questions de judo, vers 13 ans et demi, il se met soudain à écrire de nombreux textes libres se terminant par de véritables hécatombes. Cela devient tellement systématique que certains camarades, quand il vient lire publiquement un de ses textes, lui demandent en souriant : « *Combien de morts aujourd'hui ?* » Je ne réagis pas, car je pense que si les textes imaginaires sont peut-être des symptômes, il faut se garder d'intervenir sur eux.

Un matin, Christophe est absent. Deux de ses copains disent : « *Il s'est sûrement tué* ».

– *Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? – Quand on s'est quittés hier soir, il a dit : Je vais me tuer. On lui a répondu : Fais pas ça.*

En fait, Christophe a fait une fugue, peut-être en ruminant ses idées suicidaires, heureusement sans passer à l'acte. Quand il revient le lendemain, je le prends à part pour lui demander s'il avait vraiment dit qu'il voulait se tuer. Il le confirme. « *As-tu pensé que nous avons besoin de toi ? Tu es sûrement malheureux. Je voudrais que tu m'écrives pourquoi tu as eu envie de mourir. Je ne te demande aucun autre travail avant que tu aies terminé ce texte.* »

Je lui donne un petit cahier et il commence à écrire, en tout une douzaine de pages. Il vient ensuite m'apporter le cahier. Pendant la récréation, je le lis devant lui. Il énumère et répète ses rancœurs : personne ne l'écoute et ne le comprend, ni ses parents, ni ses frères, ni les voisins qui espionnent pour savoir ce qu'on dit chez lui et le répéter à tout le monde. En résumé, tout semble se liguier contre lui. Curieusement, il n'est pas question de l'école dans ce long texte. Je le lui fais remarquer, en demandant s'il croit que nous essayons de le comprendre. Il répond que oui. Alors je lui propose de détruire ce texte qui parle de la mort, afin qu'il ne reste que la vie. Il accepte et nous déchirons le cahier en petits morceaux.

Les parents, en apprenant la fugue de Christophe, ont demandé une visite chez le psychiatre pour enfants qui l'hospitalise pour quelques jours en observation. Le psychiatre n'a rien trouvé de particulier et l'enfant revient à l'école sans que son problème ait évolué.

Je prends Christophe à part en lui disant que je le sens malheureux, que je veux tout faire pour l'aider, mais c'est lui qui doit me dire comment l'aider. Il écrit un texte, le déchire et revient me dire : « *Il faut que vous m'obligiez à parler.* » – *Je peux t'aider à parler, mais je ne peux t'obliger. Pendant la guerre, on torturait parfois les gens pour les obliger à parler. Moi, je ne torturerai jamais. Je te dis simplement que tu peux sans crainte me raconter ce que tu as besoin de dire, même si c'est grave. Si tu m'annonçais que tu es un criminel,*

j'essaierais de t'aider, mais je me doute bien que tu n'es pas criminel. Alors, tu peux me dire ton secret que je ne répéterai pas.

Après bien des hésitations, il accepte de rester seul avec moi après la classe. Il me raconte alors à voix basse, très vite, comme s'il avait peur de ne pas pouvoir aller jusqu'au bout. Il y a deux mois environ, son voisin de 14 ans et demi, avec qui il joue souvent, l'a fait monter dans son grenier en l'absence des parents. Sous prétexte de jouer au docteur, ils se sont déshabillés tous les deux et le grand l'a initié à la masturbation réciproque. Depuis, malgré son angoisse évidente, il a accepté de recommencer à deux reprises. Il ne s'est rien passé d'autre.

Je lui réponds : – *Vois-tu, la plupart des garçons de ton âge découvrent seuls qu'ils peuvent se donner du plaisir en caressant leur sexe. Certains l'apprennent avec d'autres garçons, ce n'est pas très bien considéré, mais il n'y a pas de quoi en faire un drame, surtout pas avoir envie de mourir pour ça. Ce que je regrette, c'est que tu te laisses entraîner plusieurs fois, comme si tu n'étais pas capable de décider seul quand tu veux éprouver ce plaisir. Tu peux maintenant repartir chez toi soulagé de m'avoir confié ton secret que je ne répéterai bien sûr à personne. Quand tu seras plus grand, avec une femme tu pourras découvrir d'autres plaisirs, en sachant que ce liquide collant qui sort du sexe sert aussi à faire des enfants.*

Christophe devient subitement amoureux

Le lendemain, Christophe est plus détendu. Sa confiance semble l'avoir soulagé. Il vient me montrer un long poème d'amour où revient régulièrement un prénom féminin. Quand je lui rends son texte, il ajoute : « *Je suis amoureux de votre fille.* » – *Mais tu ne la connais pas ! – Si, elle est venue vous chercher plusieurs fois après la classe* (ce qui est exact).

Je n'ai aucune intention de mêler mes propres enfants aux problèmes de mes élèves. Néanmoins, j'évite de réagir négativement. Je ne crois pas au coup de foudre subit de Christophe. En se déclarant amoureux d'une fille, il écarte de moi le soupçon d'une préférence pour les garçons. En choisissant la mienne, il me prend comme beau-père et se place sous ma protection que je ne peux lui refuser.

Lorsqu'il m'apporte plus tard un second poème d'amour, je lui dis : « *As-tu pensé à la différence d'âge entre un grand garçon comme toi et une fillette beaucoup trop jeune ? Rien ne presse pour choisir une femme pour toi, il faudra qu'elle soit à peu près de ton âge et qu'elle accepte ton amour. L'âge est important. Si ton voisin avait eu ton âge, tu aurais peut-être eu le courage de lui dire non, au moins les fois suivantes. Pense bien à tout cela.* »

Par la suite, je ne suis pas surpris que Christophe n'écrive plus de poème d'amour, ce qui me paraissait une réaction passagère. En revanche, il multiplie désormais les textes et les thèmes de jeu dramatique mettant en scène un inspecteur de police qu'il incarne volontiers lui-même. Cela ne se termine plus en hécatombes comme dans ses textes de la phase suicidaire, il se contente de rappeler la loi, de définir et de punir des actes interdits très divers, puisés généralement dans les feuilletons américains de la télévision.

Il donne l'impression d'avoir retrouvé l'équilibre et il se consacre plus sereinement au travail spécifiquement scolaire que je l'avais laissé négliger un peu dans sa période de grande angoisse.

Document n° 11 Totor, le gavroche lillois

Bien qu'il ne s'agisse pas d'un de mes élèves, j'ai tenu à réserver une place à Victor, 12 ans, que tout le monde appelait Totor. Je revenais du service militaire et m'étais donné pour

objectif de protéger de la délinquance des enfants déshérités. C'est comme éducateur de rue que j'ai connu Totor et ses copains du quartier de Wazemmes à Lille. On comprendra à la fin de ce témoignage pourquoi ces gamins ont influencé ma vie ultérieure d'éducateur.

Quand j'arrive au Fourneau (c'est ainsi que tout le quartier appelle le hangar désaffecté de soupe populaire, dévolu à la Sauvegarde de l'Enfance sous le nom de foyer de prévention), Totor commence à me jauger en se moquant de moi. Comme il n'y met pas de méchanceté, je réagis avec humour. Loin d'être fort pour son âge, il semble exercer un certain ascendant sur les autres, peut-être parce qu'il est toujours le premier à réagir. Après les moqueries, il passe aux « histoires cochonnes » (du moins ce qu'on qualifie ainsi à la fin des années 40). Je ne réagis pas et lui, décontenancé que je n'aie pas les réactions habituelles : s'offusquer ou partager la rigolade, me demande en patois si je ne comprends pas. Je lui réponds que je ne suis pas idiot, mais que ce n'est pas ça qui me fait rire. Je ne cherche pas à reconstituer ici le parler pourtant savoureux de ces gamins, car tant d'années se sont passées que ce serait refabriqué et puis cela évitera de traduire pour les non-ch'timis.

Geo, l'autre éducateur, que ce gamin horripile, m'a montré un rapport d'assistante sociale signalant la situation déplorable de sa famille. On n'a jamais connu d'homme dans cette maison et les deux soeurs aînées sont elles-mêmes « filles-mères » de deux petites filles. Tout ce monde vit dans deux pièces : une cuisine et une grande chambre. A l'origine, le logement comportait une autre chambre mais, pendant les rigueurs de l'hiver, le plancher a servi à chauffer le reste. J'ignore si les services sociaux ont permis de remettre en état cette chambre.

Au-delà des petites provocations, Totor est l'un des plus assidus à venir à ma rencontre avec quelques copains de son âge. J'en profite pour les emmener découvrir les autres quartiers de la ville, car j'ai remarqué qu'ils tournent toujours dans les rues du quartier, portant des noms de victoires napoléoniennes (Eylau, Iéna, Austerlitz), trace de leur origine du Second Empire, ou encore de Jules Guesde et Paul Lafargue. Il s'agit de corons vétustes. Néanmoins, les maisons les plus minables se trouvent au fond de certaines courées, encore plus anciennes. Les fabriques du XIXe siècle, industriellement périmées, ont fermé. Le temps semble s'être arrêté au siècle dernier, à tel point que les gamins vont conduire les plus jeunes à « la petite asile », comme on disait à l'époque antérieure aux écoles maternelles.

Le terrain vague d'une usine abandonnée servait d'espace de jeu aux enfants avant d'être enclos pour le transformer en centre aéré pour l'été. Les barbelés et tessons de bouteilles qui dissuadent le franchissement des clôtures évoquent plutôt un camp de prisonniers.

Au cours de nos déambulations, je les écoute parler ; ils évoquent rarement leur famille. Je les incite à regarder tout ce que l'on peut découvrir, y compris dans les quartiers délabrés, mais aussi dans le moindre espace de nature accessible. Malgré notre différence d'origine sociale et de langage (je comprends leur patois sans le parler), ils m'ont accepté comme un grand frère. Certains ont gardé un contentieux avec mon collègue Geo à cause d'un lapin qu'ils avaient élevé et nourri au foyer. Il avait bien grossi et, un jour, il a disparu. Geo prétendait l'avoir trouvé mort et jeté dans les cabinets. Les gamins ne l'ont pas cru et, persuadés que Geo l'a emmené chez lui pour le manger, s'estiment trahis et volés.

Il arrive que Totor vienne pendant un moment de classe. Je dis d'un air neutre : « *Tiens, il n'y a pas d'école aujourd'hui ?* » – *Si, mais je me suis disputé avec le maître. Comme il m'a traité, je lui ai lancé le tisonnier (du poêle) dans les jambes et j'ai été mis à la porte.* Sans ajouter à la réprimande, j'essaie de lui montrer qu'il a besoin d'apprendre des choses en classe. Comme il n'est pas bête, il sait lire et un peu calculer. Je me dis qu'avec un instituteur qui saurait le prendre, il serait capable d'aller beaucoup plus loin.

J'ai maintenant entamé mon troisième et dernier mois d'essai comme éducateur de prévention. Je me rends compte qu'on voulait me tester pour m'embaucher ensuite dans un centre « de rééducation » qui doit ouvrir à Phalempin. Je n'ai aucune envie d'exercer dans ce

type d'établissement clos, mais je sais aussi que le Fourneau sera invivable à la mauvaise saison. J'ai donc décidé d'arrêter à la fin du trimestre d'essai.

Pour clore positivement, j'ai négocié la possibilité d'emmener camper un petit groupe d'enfants dans le parc du futur établissement de Phalempin, durant une semaine. J'ai obtenu le prêt d'une tente des surplus américains, de couvertures, du matériel pour la cuisine et les repas, plus un petit budget nourriture pour 7 gamins et moi. Pour une fois, on ne m'a pas refusé sous prétexte que ces gamins chaparderaient ou abîmeraient tout, comme on le répondait à chaque demande de matériel pour le « Foyer ».

J'ai trouvé facilement 7 volontaires de 11-12 ans pour camper, Totor le premier. Si notre séjour se passe bien, Geo viendra ensuite avec un groupe d'adolescents. J'ai installé tout le matériel pour que nous n'ayons plus qu'à préparer le repas en arrivant.

Le matin du départ, je leur ai donné rendez-vous devant le Fourneau, avec un délai suffisant pour nous rendre à la gare. Moi-même, j'arrive en avance dans le quartier pour le cas où il faudrait aller chercher tel ou tel retardataire. A ma surprise, ils sont déjà tous là et, si j'en juge par leur impatience à me voir arriver, depuis un bon moment. Faute de sac à dos, ils ont presque tous un baluchon de toile nouée aux coins, comme les vagabonds d'autrefois. Rien de mieux à faire que de partir vers la gare sans se presser.

Evidemment, nous arrivons beaucoup trop tôt. Que faire ? Faute d'argent, pas question de nous attabler au café et je me méfierais de leur comportement dans ces lieux plus distingués que les estaminets de leur quartier. Totor propose un endroit qu'il connaît à deux pas de la gare. Il s'agit d'un terrain vague. Totor a déjà sorti le sandwich qu'il avait préparé, car il n'allait pas s'aventurer à 20 km de chez lui sans provisions. Il aperçoit un vieux clochard assis sur un tas de gravats et, sans hésiter, il lui tend la plus grosse moitié du sandwich.

L'heure du train approche. Comme nous sommes trop peu nombreux pour obtenir un billet collectif, j'ai acheté un ticket individuel pour chacun et, comme un seul a déjà pris le train, je précise qu'ils devront présenter ce ticket au contrôleur à l'entrée des quais et le rendre à la gare d'arrivée, peut-être aussi le montrer au contrôleur dans le train. Nous avons trouvé un compartiment vide et je préfère que nous soyons entre nous pendant le voyage. Totor commence une histoire « cochonne » quand soudain il s'arrête : « *Je ne trouve plus mon billet, ça y est, je l'ai perdu. Comment on va faire ?* » Je suis certain que c'est encore une de ses facéties, je réponds négligemment : « *Tant pis, s'il y a un contrôle, tu te débrouilleras.* » Comme par hasard, le contrôleur arrive. Les autres sortent leur ticket en regardant Totor d'un air un peu inquiet et lui, tout souriant, sort le sien du fond de sa poche.

Nous arrivons sur les lieux. Les garçons découvrent la tente, se précipitent pour choisir leur place. Il est temps de préparer le repas. L'après-midi, nous allons chercher du bois mort en forêt car le parc n'en contient pas assez. Ils sont intrigués par tout ce qu'ils voient et entendent pour la première fois. Avant le dîner, je les conduis à la salle de douche prévue pour le futur centre de rééducation. Avant de se déshabiller, Totor me dit : « *Bon, maintenant, tu t'en vas.* » – *Je suis responsable aussi de votre propreté. Alors, comme ça, toi qui n'arrêtes pas de dire des cochonneries, tu as peur de te montrer tout nu ?* Il hausse les épaules et fait comme les autres ; sans doute avait-il honte de son corps maigrichon. Tous semblent savourer le ruissellement d'eau chaude qu'ils ne connaissent sûrement pas dans leur quartier où certains doivent aller chercher l'eau à la borne-fontaine.

Pendant la nuit, j'entends l'un d'eux qui se tourne sans cesse. Je demande tout bas qui ne dort pas. C'est Gérard. Je lui explique que sous la tente on entend tous les bruits du dehors et qu'il ne faut pas avoir peur. – *Je n'ai pas peur. Je n'arrive jamais à dormir quand je ne suis pas chez moi – Ça t'arrive souvent de dormir ailleurs qu'à la maison ? – C'est la première fois.* Je parviens à le tranquilliser et à l'endormir. Pourtant au matin, pendant que nous préparons le petit déjeuner, Gérard a préparé son baluchon et dit qu'il veut repartir – *Je*

m'ennuie de chez moi. – Ecoute, je ne peux pas te retenir de force, mais tu sais bien qu'on a envie de rester ensemble toute la semaine. Et si tu repars, tu auras l'air d'un petit qui a peur de quitter sa famille plus d'une journée. Les autres vont le voir tour à tour : « Allez, reste avec nous, on est bien, tous ensemble ». Et Gérard se laisse fléchir, il va reporter son baluchon dans la tente.

En fin d'après-midi, je suis allé avec deux gamins acheter des légumes à deux pas. Quand je reviens, c'est le drame : Albert, en jouant à l'escrime avec Totor, lui a pointé un morceau de bois vert dans la cuisse. Une grosse écharde reste accrochée comme un harpon et Totor hurle dès qu'on y touche. J'ordonne aux autres de ne pas bouger pendant que je vais chez la pharmacien avec Totor, ils sont tellement abasourdis qu'ils ne feront pas de bêtises. Le pharmacien ne peut rien faire, seul le médecin d'en face pourrait intervenir et il vient justement de rentrer de ses visites. Nous entrons donc aussitôt chez lui.

Le docteur voit ce qu'il faut faire : *« Je dois dégager l'écharde au scalpel, mais je ne peux insensibiliser qu'en surface en vaporisant. Tenez-le bien pour qu'il ne se débâte pas dès que j'atteindrai la chair non insensibilisée »*. Je sais Totor suffisamment nerveux pour ne pas se laisser maîtriser. Je préfère la persuasion. *« Non, il ne se débâtra pas. Totor, tu comprends bien qu'en bougeant ça te fera encore plus mal ! »* Il me fait signe que oui. Je tiens sa cuisse pour la forme, mais le reste de mon corps lui fait sentir que je partage sa souffrance. Le médecin alterne vaporisation et incision, Totor ne se débat pas, ne crie pas, mais ne peut s'empêcher d'émettre des râles sous l'effet de la douleur. Enfin, toute l'écharde est retirée, la plaie désinfectée. Après m'avoir donné hier une leçon de générosité, Totor vient de me montrer ce que peut être le courage physique d'un gamin. En sortant, je le félicite.

Quand nous arrivons près des autres, Albert a préparé son baluchon car il se sent coupable de l'accident et il est prêt à nous quitter en punition. Je dis : *« Qu'en pensent les autres ? Je crois que tu n'as pas fait exprès de blesser Totor, mais cela aurait pu être beaucoup plus grave si la pointe était rentrée dans le ventre ou dans un œil. Tu vas dire à Totor que tu regrettes, mais plutôt que de te punir, je voudrais que tous nous promettons de ne rien faire qui puisse bêtement blesser d'autres personnes »*.

Je sens que désormais nous formons un groupe plutôt qu'un assemblage d'individus. Il reste néanmoins un problème que les garçons me font sentir. Alors qu'eux participent à tous les travaux avec moi (courses, préparation du feu, épluchage, vaisselle), Totor se défile systématiquement, il trouve toujours un besoin pressant ou une raison quelconque d'esquiver le moindre travail. Et je sens que les autres me reprochent mon indulgence (peut-être parce que je sais que la vie au milieu de trois femmes ne l'a pas préparé à partager des tâches ménagères). Quand Paul me rappelle ce que dit son père : *« Celui qui fout rien mérite pas de manger »*, je sens qu'il faut que je réagisse. Pas question de priver de nourriture un gamin qui, comme nous tous, sort d'une longue période de privations, je vais agir symboliquement. Quand chacun a reçu sa ration, il reste toujours un fond de marmite : le rab. Ce soir, seuls auront droit au rab ceux qui pourront dire quelle a été leur participation au travail.

En entendant ses copains rappeler ce qu'ils ont fait, Totor sait très bien qu'il n'aura rien à dire, il monte en pression et, quand arrive son tour, il explose : *« Et puis d'abord, j'en veux pas de tes patates (et il jette dans le feu le morceau qui restait dans son assiette ; voyant que je ne réagis pas, il sanglote presque) et puisque c'est comme ça, je repars chez moi »*. Même ceux qui le critiquaient le plus ne veulent pas ça. Gérard tente de le retenir. – *Oh ! toi, t'as rien à dire. L'autre jour, c'est toi qui voulais partir.*

Je réagis : *« Justement, on a fait comprendre à Gérard qu'on voulait tous rester ensemble. Toi aussi, on veut te garder, mais on voudrait que tu participes au travail. Ici, il n'y a personne pour servir de domestique aux autres. Il n'y aura pas grand travail si chacun en fait une petite part. »*

Totor préfère l'attaque à la défense : « *Et d'abord, vous savez même pas faire un feu. Moi je sais comment il faut faire.* » – *Montre-nous.* Alors, il va chercher des briques qu'il avait repérées, les dispose ensemble à 50 cm de notre feu, casse du petit bois, des branches plus grosses. On sent qu'il a dû participer à des feux dans l'ancien terrain vague fermé. J'allais lui dire d'attendre demain matin pour l'allumer puisque nous n'avons plus rien à cuire, mais je me retiens à temps et propose que nous passions la soirée autour du feu à la place de notre promenade habituelle du soir. Totor a donc le plaisir d'allumer « son » feu. – *Tu ne penses pas que c'est mieux quand tout le monde apporte sa part du travail ?* Il ne répond rien, car cela pourrait ressembler à un repentir, mais il sourit. Nous passons la veillée à chanter, à raconter des histoires (pas « cochonnes », car la magie du feu s'exerce sur tous).

A partir de là, l'ambiance est formidable. Les copains demandent à Totor de donner un coup de main pour tel ou tel travail. Il sait que je le regarde et n'ose se défilier, je crois même qu'il commence à y prendre goût. A l'approche de notre départ, je tire en moi-même la conclusion que c'est en vivant à longueur de journée avec eux que je pourrais vraiment aider ce type de gamins, même si je ne passe pas la nuit sous la tente avec eux. Jusqu'à présent, ayant un père surveillant général, ultra-traditionnel, et connaissant les coulisses d'un établissement secondaire, j'avais le dégoût de l'enseignement. Sans le savoir, ces gamins ont brisé cette aversion. Je connais depuis près de deux ans les choix éducatifs de Freinet. Ma décision est désormais prise, je deviendrai instituteur dans le même esprit que lui. Je ne me poserai jamais la question de savoir si, en aidant ces gamins-là à échapper à la délinquance, j'aide à huiler les rouages de la société qui les écrase. Avec eux, je me soucierai uniquement de les rendre plus lucides, plus forts, plus sociables, en un mot plus heureux. Mes combats politiques, je les mènerai en plus à mon propre compte, sans utiliser le combat social comme alibi pour ne rien changer à l'école.

C'est maintenant le moment de refermer les baluchons et de reprendre le train pour Lille. Je leur ai dit qu'ils ne me trouveraient pas au Fourneau demain, car je dois aller dans ma famille. Mais je n'ai pas eu le courage d'ajouter que nous ne nous reverrons plus par la suite. Je les raccompagne jusqu'à l'entrée de Wazemmes. Nous nous serrons la main comme si c'était pour quelques jours. Je les regarde partir, la gorge un peu nouée, mais aucun ne se retourne, ils sont repris par leur quartier.

La suite ? Je m'inscris comme instituteur suppléant et j'écris à Freinet ce qu'il faut bien appeler l'échec de ma tentative d'éducateur de prévention et mon désir de poursuivre dans la même voie en enseignant aux enfants déshérités. Ce sera le début d'une autre aventure, auprès de Freinet d'abord, puis en Seine-Maritime. On comprend maintenant quel rôle de déclencheur ont joué Totor et ses copains dans cette nouvelle orientation.

Michel Barré